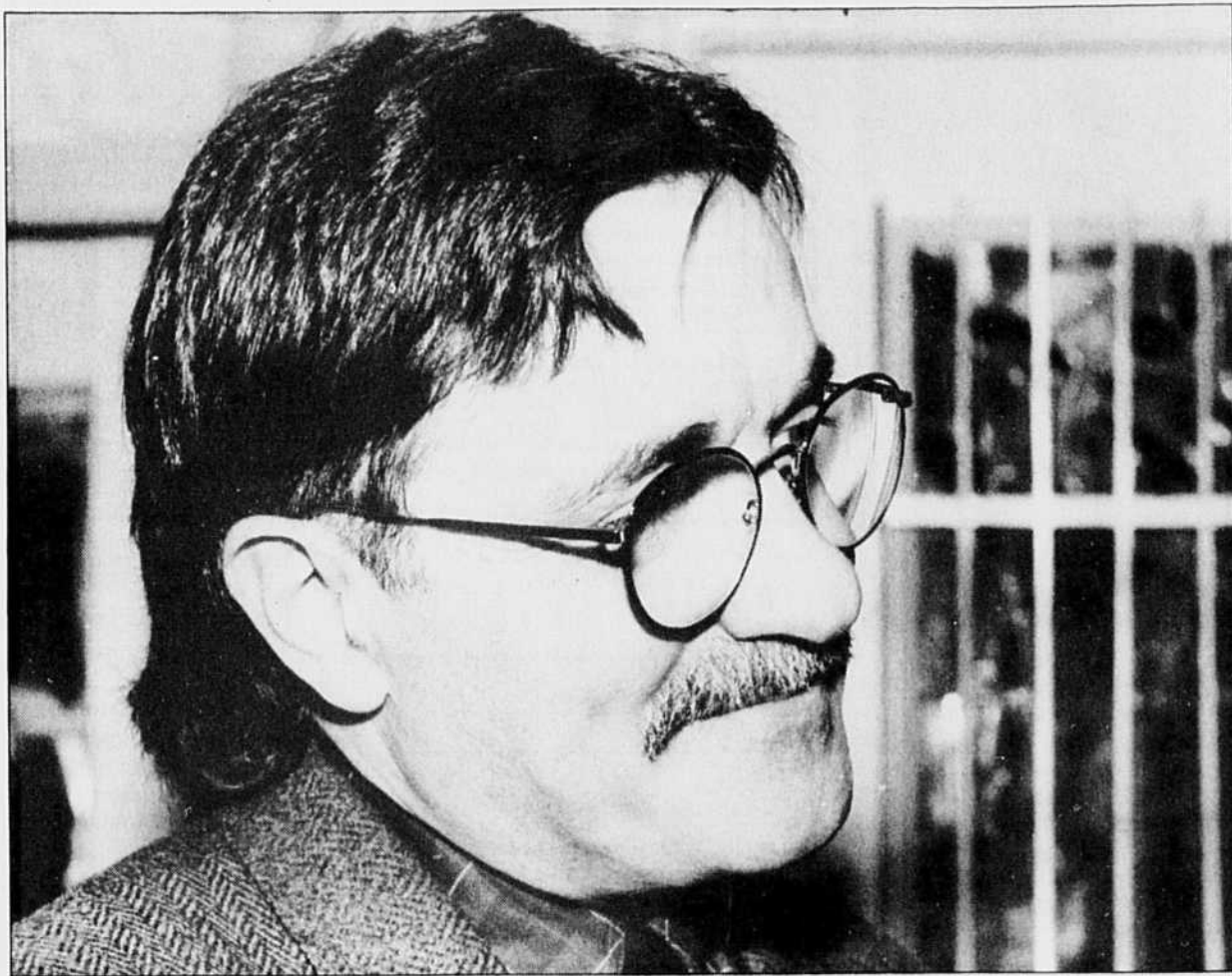


LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

La librairie
GALLIMARD
3700
boul. Saint-Laurent
Montréal
514.499.2012
LITTÉRATURES
LIVRES D'ART
LIVRES DE
VOYAGE
DICTIONNAIRES
DU MONDE ENTIER
LIBRAIRIE
JEUNESSE
7 JOURS/SEMAINE DE 9H. À 22H.

Le théâtre d'ombres d'Yves Navarre



Yves Navarre

PHOTO JACQUES GRENIER

JEAN ROYER

Yves Navarre, moustache riieuse et geste lent, m'accueille avec son chat Tybalt au regard pointu, inquiet.

Il me fait visiter sa nouvelle maison montréalaise, étage par étage. Nous montons dans cet appartement en forme de puits de lumière et bordé de tableaux de peintres d'ici: Dorion, Valois, Demers, Archambault, Hopkins. En haut des escaliers, la récompense: une terrasse pour les audiences, habitée de plantes et de tableaux, mais aussi pour l'écriture, avec son immense secrétaire où trône une sculpture d'Alfred Laliberté. *L'orpailleur*, figure exemplaire du poète - Baudelaire, René Char ou Gauvreau - qui aura traversé le « fleuve boueux » pour trouver l'or des mots.

Yves Navarre, lui, a traversé une ou deux morts avant d'arriver à ce roman qu'il vient de faire paraître chez Leméac: *La Terrasse des audiences au mo-*

ment de l'adieu. Nous sommes là pour parler de ce « texte atlantique », qui relie l'ancien monde de Paris qu'il a quitté au nouveau monde qu'il a choisi, Montréal.

« Ce livre n'est pas un règlement de comptes mais simplement une demande amoureuse, me dit Navarre. À Paris, après le Goncourt que j'avais mérité pour *Le Jardin d'acclimatation*, en 1980, on m'a enterré. Oubli et indifférence devant les romans qui ont suivi. Plus tard, en 1984, un accident cérébral m'a paralysé, on m'a cru atteint d'une maladie à la mode et plus capable de rien. Après cet accident, j'ai tout réappris: à marcher, à parler, à écrire. »

Alors un texte s'est mis en branle, d'après le titre d'une musique de Debussy, *La Terrasse des audiences au clair de lune*. Un journal où l'écrivain notait les foules qui se pressent au départ. Le texte a entraîné l'adieu. Paris n'était plus pour Navarre qu'un exil. Il fallait balayer la terrasse. « Ce roman m'est tombé dessus comme le départ. Il a été le moteur de ma traversée atlantique. »

« Je crois que le roman est une forme dévoyée de journal intime », me répète Yves Navarre. Son livre le prouve avec éclat.

Notes, fables, contes, romans prennent forme dans ce livre qui réunit des personnages de la république des lettres parisiennes (identifiées sous l'appellation Brave C. ou Divine C.) et de sa famille affective, sans oublier son double, Sébastien K, qui meurt dans ce livre mais renaît dans un autre texte sous le nom d'Abel Klein, me confirme Navarre.

Dans *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu*, le romancier nous convie à sa traversée atlantique au-dessus de l'anecdote. Il nous fait plutôt assister à son théâtre d'ombres. Ici, Yves Navarre fait de la vie qui parle un récit littéraire, il fait d'un journal intime un véritable roman.

Le moment de l'adieu se métamorphose en moment du bonjour, dans ce voyage littéraire qui conduit le romancier à Montréal. « Vous faites le voyage à l'envers », lui avait dit Jean-Louis Roy, le délégué du Québec à Paris. Aujourd'hui, Navarre admet la complexité de la situation. Pour lui, « Paris est un miroir aux alouettes ». Pour certains Québécois qu'il rencontre ici, Paris semble une fin en soi. Pourtant, c'est ahurissant de penser

Voir page D - 8 : Navarre

L'art de la tendresse de David Leavitt

MARIE-CLAIRE GIRARD

David Leavitt est un écrivain qui prend l'écriture au sérieux: un créateur capable de faire partager la charge émotive contenue dans les événements défilant dans les vies de ses personnages et qui transmet aussi l'intelligence et l'esprit.

Avec une candeur de grand garçon il avoue être un peu las de parler de *Tendresses partagées* (Flammarion). Paru il y a un an et demi aux États-Unis, ce roman fait partie déjà de l'histoire ancienne du jeune écrivain de 28 ans. Dans l'intervalle David Leavitt a écrit un recueil de nouvelles qui est sur le point de paraître à New York chez Viking et il a commencé à réfléchir à son prochain livre.

Toujours ravi de se retrouver à Montréal (son frère aîné habite Notre-Dame-de-Grâce et enseigne à l'Université de Montréal) David Leavitt accepte de rabâcher encore sur ce roman dont il se sent maintenant si loin et si détaché. Sur Danny, le personnage principal, avocat homosexuel yuppie qui est, d'après son créateur, trop gentil. Sur April, la soeur aînée, lesbienne féministe de gauche, qui connaît la notoriété en composant et chantant des textes engagés à l'époque de la guerre du Viet-Nam. Et sur leur mère, Louise, atteinte d'un cancer, et dont l'agonie et la mort cristallisent les émotions de la famille qui l'entoure. Une famille américaine somme toute banale, même si les deux enfants sont homosexuels, mais battant des sentiers inhabituels, désespérément à la recherche d'introuvables modèles et tentant d'établir de nouveaux codes à la mesure des changements qui ont bouleversé leur vie. *Tendresses partagées* est un roman gentil traversé par une cruauté et une

lucidité sans appel, un curieux mélange dont les résultats défient les conventions, laissant des traces tenaces chez les lecteurs, surpris au premier abord, irrémédiablement séduit et enchaîné ensuite.

Danny et son amant Walter vivent une vie résolument bourgeoise entre le four micro-ondes, le magnétoscope, l'ordinateur domestique et le chien, dans une maison de banlieue sans histoire. Pour David Leavitt, mettre en scène un tel couple est probablement plus perturbateur pour les bien-pensants que de montrer le monde marginal des bars homosexuels habités par une sexualité frénétique. Walter et Danny sont extrêmement normaux, fidèles l'un à l'autre en dépit des incursions désincarnées que Walter effectue du côté des messageries roses. Toute culture éprouve le besoin d'une marginalité, et les gais ont souvent rempli ce rôle au sein des sociétés occidentales, fournissant les bizarreries, les travestis et les bars louches aux scènes indécryptables. Leavitt croit finalement que les homosexuels n'aspirent qu'à la normalité et qu'ils sont tout doucement en train de s'y intégrer jusqu'au moment où ils passeront inaperçus. Et c'est ce qu'il s'attarde à montrer dans ses romans.

Comme il s'attarde à nous faire découvrir le personnage de Louise, la mère, le coeur du roman autour de qui tout gravite. Louise connaîtra un certain apaisement de ses angoisses à la fin de sa vie alors qu'elle renonce à se battre pour garder d'invouables secrets. Vouant trouver la paix et la sérénité, elle considère même la conversion au catholicisme, mais la marge d'ombre qui cerne sa vie, de par sa propre volonté, ne peut que la laisser dans l'attente d'une liberté et d'une légèreté qu'elle ne trouvera jamais. La relation entre Louise et ses enfants, et entre ces derniers et leur père, de qui cependant ils se sentent beau-

coup plus loin, est un des aspects principaux du roman. David Leavitt a toujours été fasciné par la façon dont évoluent les rapports entre parents et enfants à mesure que les bambins deviennent des adultes. Arrive un moment où les enfants confrontent les parents non plus en qualité de papa et maman, mais comme des êtres humains, avec leurs problèmes et leur vie propre.

Un peu surpris, David Leavitt constate que ses livres se vendent extrêmement bien en Espagne, en Italie, et au Québec, mais qu'ils ne marchent pas tellement bien en France. Est-ce trop « américain » pour les Français que ce roman où on retrouve des allusions à *Saturday Night Live*? L'écrivain croit qu'il s'agit plutôt d'une question de mentalité et que le modèle familial espagnol, italien ou québécois correspond davantage à la description de la famille juive américaine que l'on retrouve dans *Tendresses partagées*. Et puis il y a le chauvinisme des Français qui admettent difficilement qu'un écrivain américain connaisse un succès phénoménal au sein de leur hexagone. À quelques exceptions près bien entendu.

David Leavitt lit beaucoup les écrivains de sa génération, ces américains dans la jeune trentaine qui publient des livres à l'écriture qualifiée de minimaliste. Mais il nourrit aussi une passion totale pour les nouvelles d'Elizabeth Bower et pour... Tintin dont il collectionne tout ce qu'il peut trouver. Il parle aussi avec beaucoup d'affection de son chien et de sa curieuse maison de East Hampton, près de New York. Originaire de la côte ouest et provenant d'une famille unie et aimante, David Leavitt poursuit dans ses romans la quête de l'équilibre affectif à travers les vicissitudes d'une certaine marginalité. Cela donne des romans inspirés, qui captent les frémissements de la vie même, dans toute sa cruauté et toute sa splendeur.



David Leavitt

PHOTO JACQUES GRENIER

Jocelyne Boulanger

L'inceste dévoilé

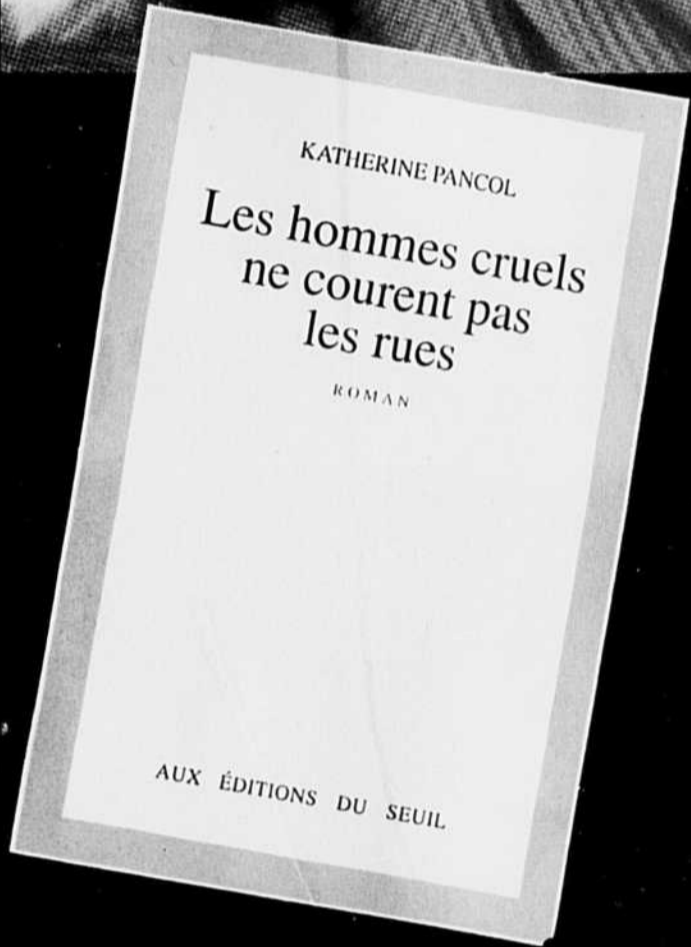
Histoire vraie d'une enfance violée

180 pages — 16,95 \$

Stanké
PARCOURS

les éditions internationales alain stanké ltée, 1212, rue saint-mathieu, montréal h3h 2h7 (514) 935-7452

Katherine Pancol



New-York, les années 80.
Bouleversée par la mort de son père,
une jeune femme essaie de refaire surface,
et de se redépêtrer en main.
Un roman au ton juste et déchirant,
parfois drôle, toujours touchant.

Par l'auteur de *Moi d'abord* (Seuil, 1979),
La Barbare (Seuil, 1981) et
Scarlett, si possible (Seuil, 1985).

Invitée spéciale
au Salon du Livre de l'Outaouais,
Katherine Pancol
rencontrera ses lecteurs et lectrices :

le samedi 31 mars de 13h00 à 14h00 et
de 15h00 à 16h00

Seuil

Le plaisir des Livres

Posologie: un chapitre par jour

LE SHORT EN EST JETÉ
Les aventures d'Arlène Supin
Jean Daunais
VLB éditeur
Coll. Cahier noir, Montréal, 176 pages, 1990

(M.L.) La vie quotidienne semble baigner dans la morne fadeur ? L'espoir s'est englué dans les herbes visqueuses de la grisaille ? En un mot la détresse guette ?



L'auteur, Jean Daunais, et son livre.



Voici la panacée qui permettra de recouvrer la joie de vivre : la lecture à dose quotidienne d'un chapitre de l'ouvrage de Jean Daunais, *Le Short en est jeté* (titre au goût aussi douteux que l'illustration de la couverture — qui risque de laisser certains lecteurs pantois, mais toute potion digne de ce nom ne se doit-elle pas de laisser un relent d'amertume... ?).

On reconnaît évidemment dans l'héroïne de ce recueil, Arlène Supin, le pendant féminin d'Arsène Lupin. Et les deux enquêteurs peuvent facilement rivaliser tant en compétence qu'en efficacité. L'ouvrage montre Arlène à l'action dans cinq types d'aventures complètement différents. Si la première se veut conforme au genre policier traditionnel, les autres mettent davantage l'action sur des domaines comme la politique, le sport ou la critique sociale. On doit commencer à se douter qu'on a davantage affaire ici à des pastiches qu'à de réels récits policiers.

L'humour y est toujours présent et constamment renouvelé. Et ce dès la dédicace : « J'offre surtout ce livre aux petites nanas et jeunes mecs des Cégep (sic) ». Présent aussi dans le nom des personnages (le marquis Macho Von Priapp : son nom dit tout), dans les titres des chapitres, dans la mésalliance des niveaux de langue où le langage le plus cru trouve le moyen de s'immerger dans des phrases raffinées, dans des jeux de mots ou dans l'usage de mots à double sens, dans l'emploi volontaire de nombreux clichés empruntés aux romans qui font pleurer Margot ou encore dans des situations délirantes (un poète dédicat — « violemment hétérosexuel — cas rare aujourd'hui » — s'initie à l'abc de la séduction). Le lecteur

lira même une tordante parodie de la Belle au bois dormant. Enfermée dans un cercueil cryogénique, Arlène ne forme plus qu'un bloc de glace. Quand son prince vient la réchauffer d'un baiser, son réveil est suivi de ces simples mots : « Refais-le-mele ! ». Il faut aussi souligner la saine grivoiserie qui pointe fréquemment, l'auteur allant même jusqu'à ajouter quelques chapitres au Kâma sûtra.

Derrière ce premier niveau de lecture dont le ton s'apparente beaucoup à celui de la bande dessinée, l'humour, se faisant à l'occasion plus grinçant, se permet des échappées vers l'ironie, quand ce n'est pas le sarcasme. C'est parfois anodin quand, par exemple, des membres de l'illustre Académie française avouent à Arlène : « Vous pouvez tout nous dire puisque nous pouvons tout entendre, ayant tout écrit » et le premier ministre du Québec de « cesser de jouer à Maître et Valets ».

Mais il y a surtout, dans ce livre aux allures inoffensives, une mordante critique sociale qui s'attarde à peindre les progrès de l'ignorance dans la société présente. L'intelligence se portant mal de nos jours — « l'intellectuel est mal à l'aise, (le) pire malheureux parmi la masse des béotiens qui l'entoure » —, un homme avisé a eu l'idée de fonder « l'AIB, l'Académie d'Inculture Bilmenthal », dont les cours sur l'inculture sont courus, qui permettent d'atteindre « l'océan de félicité où nagent joyeusement les demeures (...), de joindre la majorité, d'aspirer au moins au kétaïnat ». Mine de rien, et de manière hautement caricaturale, l'ouvrage décrit la fin d'une certaine conception de l'humanisme : « Ce siècle est celui de l'impair, de l'ignorant qu'on porte aux nues (...) Les creux sont nombreux et bienheureux ». Et, parlant des jeunes d'aujourd'hui, non sans malice, il est dit qu'ils n'auront jamais besoin de s'inscrire à l'AIB, puisqu'ils reçoivent « abondamment et gratuitement, via l'école, l'inculture nécessaire à leur épanouissement ».

On est à mille lieues du roman policier conventionnel. Ici des cascades de situations loufoques se transforment en fable ironique, au style incisif. Ailleurs, les tableaux sont certes toujours drôles, mais pour le moins qu'on s'y attarde, on voit sous le comique percer d'inquiétantes vérités. Un petit livre pétulant de santé et délicieusement vénéneux, qui séduit par sa liberté de ton et son espièglerie dévastatrice.

DANS LES
TYPO
LES MEILLEURS
BOUQUINS

Réjean Bonenfant
Louis Jacob
Les trains d'exils



Réjean Bonenfant/Louis Jacob
LES TRAINS D'EXILS
roman, 244 pages — 7,95\$
"Voilà donc un roman bien construit, bien écrit, sans défaut."
André Gaudreault,
Le Nouvelliste

TYPO
POCHE
l'HEXAGONE

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset (2)*
2	L'immortalité	Milan Kundera	Gallimard (1)
3	Tremblement de coeur	Denise Bombardier	Seuil (-)
4	L'Ange exterminé	Gérald Godin	L'Hexagone (-)
5	Les Tommyknockers	Stephen King	Albin Michel (-)
6	Fanfan	Alexandre Jardin	Flammarion (-)
7	La Petite Marchande de prose	Daniel Pennac	Gallimard (4)
8	Tendresses partagées	David Leavitt	Flammarion (-)
9	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	F. Bourin (-)
10	Un noeud dans le coeur	Élisa T.	JCL (3)

Ouvrages généraux			
1	Les Années Trudeau	Axworthy-Trudeau	Le Jour (-)
2	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Robert Laffont (1)
3	Le Bazar	Daniel Latouche	Boréal (-)
4	Lettres à Sartre / Journal de guerre	Simone de Beauvoir	Gallimard (-)
5	La Fourchette d'or Tome II	Soeur Angèle	Publicor (4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants :
Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Raf-
fin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouqui-
nistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bi-
blairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.
* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Au Salon du livre de l'Outaouais

Tous les yeux du monde littéraire sont tournés en fin de semaine vers le Salon du livre de l'Outaouais qui a pour thème : *Lire pour lire*. Parmi les activités du Salon mentionnons quelques animations de la Place Yves-Thériault au centre de la salle Outaouais. À midi aujourd'hui, on propose des entrevues avec Paul Ohl, auteur de *Drakar* (Éditions Québec/Amérique), président d'honneur du 11e Salon et Lucien Francoeur, auteur de *Perfecto nuit* (VLB éditeur), président du jour. De 17 h à 19 h, sur le même plateau, auront lieu de nombreux lancements. De 19 h à 19 h30, Luc Saint-Denis propose un jeu questionnaire basé sur le *Dictionnaire des petites ignorances de la langue française du Canada* de Camille H. Mailhot (Éditions Asticou) et sur *L'orthographe en un clin d'oeil* de Jacques Laurin (Éditions de l'Homme). De 19 h40 à 20 h40, une table ronde « Est-ce de la poésie... ? » réunira Lucien Francoeur, Roland Bouhret, Gaston Miron, Serge Dion et Abdelhak Serhane. À 21 h, une table ronde portant sur « La réalité historique et l'art d'écrire font-ils bon ménage ? » accueillera Paul Ohl, Marie-France Briselance, Jean-François Somain et Jacques Folch-Ribas. Dimanche à 12 h15, les journalistes émérites André Besson, Jean V. Dufresne du *Journal de Montréal*, Marie Laurier du DEVOIR et Michel Roy d'Édimédia s'interrogeront sur « Qu'est-ce qu'un article bien écrit ? ». À 15 h, les membres des délégations analyseront « L'impact du Salon des régions frontalières de langue française : de l'officiel à l'officieux... ». Finalement, à 17 h aura lieu la cérémonie de clôture avec un hommage à Paul Ohl.

Le concours du DEVOIR

À signaler qu'au kiosque du DEVOIR (no 141), on propose deux concours basés sur les connaissances littéraires des visiteurs : à toutes les deux heures a lieu un tirage de 50 \$ et un autre de 150 \$ à la fin de la journée.

Prix littéraire

Les trois finalistes du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois sont : Jacques Brossard, auteur d'un roman de science-fiction, *L'oiseau de feu* (Leméac éditeur), Jacques Renaud, qui a publié un recueil de

nouvelle majoritairement fantastiques, *L'espace du diable* (Gué-
rin littérature) et Jean Dion dont la production compte trois nouvelles de SF (*La promesse de Tom*, *Au Dieu marteau*, *L'Évangile des animaux*) parues dans des collectifs et une revue. Une bourse de 1500 \$ sera remise à l'auteur dont la production de 1989 sera jugée la meilleure en science-fiction et en fantastique parmi celle des 90 écrivains admissibles à ce prix. Le jury de cette année est composé de Norbert Spehner, Éveline Bernard, Guy Sirois, Paul Croteau et Fabien Ménard. Le nom du gagnant sera annoncé le 9 avril prochain dans le hall de la maison Alcan.

Erratum

Une erreur de montage a malencontreusement laissé entendre cette semaine, dans le titre de notre article sur le départ d'André Vanasse de Québec/Amérique pour la revue *Lettres québécoises*, que M. Vanasse était directeur de la collection « Littérature d'Amérique » depuis 15 ans. En fait, M. Vanasse est entré en mars 86 chez Québec/Amérique et succédait au regretté Gilbert Larocque.

Rencontres littéraires

Les gens du livre accueillent cette semaine Nicole Brossard. Cette dernière est l'auteur, entre autres, de *Mécanique jongleuse*, *Double impression*, *Picture Theory*, *À tout regard* et *Le Désert mauve*. Chez Babou, 3814, rue Saint-Denis, mardi 3 avril à 20 h.

La joyeuse animatrice animante Janou Saint-Denis reçoit Jacqueline Déry-Mochon et Roland Morrisseau. Place aux poètes, mercredi 4 avril, à 21 h, à la Butte Saint-Jacques, 50, rue Saint-Jacques.

Hommage à Jean Darbelnet

Tout au long de sa fructueuse carrière à l'Université Laval, le professeur Jean Darbelnet, qui vient de mourir à l'âge de 86 ans, a su transmettre à ses étudiants, à ses collègues et à tous ceux qu'il côtoyait sa passion de la langue française, son savoir, le fruit de ses réflexions éclairées.

Actif jusqu'au tout dernier moment, il a observé avec la plus grande perspicacité les particularités de l'usage québécois dont il a publié un intéressant recueil en 1986.

Ayant eu l'honneur de bénéficier de ses sages conseils alors qu'il était membre du comité de référence auquel étaient soumis les travaux terminologiques de l'Office de la langue française, je voudrais souligner son inlassable ardeur et sa remarquable contribution à la promotion de la qualité du français au Québec et partout dans le monde.

— Marie-Éva de Villers



LE PEUPLE SINGE
Gérard Vienne/Jean-Yves Collet
Un livre exceptionnel!

216 pages
160 photos couleurs
22,5 cm x 27,5 cm
79,95 \$

éditions hurtubise hmh ltée
7360, boulevard Newman
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323

L le plaisir des
livres

Un premier roman qui promet

BERG EN SURSIS

Isabel Massey
Coll. Prose ouverte,
Quinze 1990, 115 pages



Michel LAURIN

Lettres
▲ québécoises

Le mythe de l'errance

ressurgit constamment dans la littérature : après Kerouac, après Jacques Poulin (*Volks-wagen blues*, 1984), après Alain Poissant (*Vendredi-Friday*, 1988) et combien d'autres, en voici une nouvelle adaptation signée par Isabel Massey, *Berg en sursis*.

Dès la première page du roman le lecteur est entraîné dans une infernale cavale. Berg Cabot fuit vers le sud. Poursuivi par « quatre gars dans une voiture grise », « quatre hommes à manteau noir », « même s'il est assuré que la mort l'attend, « il veut bien mourir mais pas tout de suite [...] Il veut seulement gagner du temps, le temps de s'habituer à

l'idée qu'il va bientôt mourir ». Et aller jusqu'au bout de sa route.

Un quiproquo semble à l'origine de cette fuite : une erreur qui l'avait rendu en possession d'une mallette qui ne lui appartenait pas. Qui contenait des « machins importants » qu'il a vendus en retour de « plein d'argent ». Ce qui a valu à sa femme d'être littéralement dépeçée. D'où les « lames ». D'où la fuite.

La majeure partie du récit se veut un véritable jeu de chats et de souris entre la voiture grise des poursuivants et celle de Berg. Pour échapper à la solitude de même qu'à la monotonie du paysage, Berg prend à bord différents passagers insolites : une auto-stoppeuse et son enfant, deux filles suicidaires et, surtout, Ryan, « l'unique trompettiste électrique ». L'amitié ne sera pas longue à naître entre ces deux hommes, d'autant plus que Berg est un joueur de saxophone.

Berg finira par rencontrer un de ses poursuivants. Qui lui fait une proposition : il pourra s'acquitter de sa dette s'il accepte d'exécuter une sale besogne. Il



Isabel Massey

acquiesce, fier de s'en tirer à si bon compte. Mais bien malin qui comprendra avant la dernière page le fin mot de l'histoire.

L'auteure a eu l'heureuse idée de tisser une trame où alternent sans cesse le présent de la cavale et, par le souvenir de Berg, sa vie passée, jusqu'à la petite enfance où il s'appelait encore Bergamote. Sous le fugueur crâneur perce bientôt un être sensible, qui n'a rien d'un héros, un

homme malhabile, faible. Un perdant. L'enfant a été couvé par une mère trop protectrice et brutalisée par un père qui lui répugnait. Toute sa vie il a gardé des cicatrices de ces blessures. Ses rapports avec les femmes n'ont jamais été à la hauteur de ses attentes. Puis survint la rencontre de Mathilda, sa femme, mais laissons au lecteur le soin de découvrir la suite...

Si à certains moments la plume piaffe d'impatience, au risque même d'essouffler le lecteur dans cette course folle, il demeure qu'à d'autres la trame paraît parfois plutôt mince. Quelques épisodes traînent en longueur. Mais il faut reconnaître que l'ensemble séduit par sa liberté de ton, sa vitalité rageuse qui nous mène habilement aux portes de la folie.

Cette histoire au rythme endiablé, servie par une vive imagination, permet donc une fort divertissante lecture. Soulignons qu'Isabel Massey n'avait pas 22 ans quand elle a écrit ce premier roman. À la saveur du hors-d'œuvre, l'oeuvre promet beaucoup.

Fiévreuses et souterraines vies de femmes

L'HOMME QUI PEIGNAIT STALINE

France Théoret
Les Herbes rouges
Montréal, 1989, 174 pages.

(M.L.) Ce recueil de France Théoret, véritable chronique d'une époque, celle de la Révolution tranquille et des années qui suivirent,

non pas décrite globalement de l'extérieur, mais vécue intimement par des femmes nées lors des derniers soubresauts de la « grande noirceur », comprend huit récits : d'abord le texte éponyme, le plus long et de loin le plus intéressant, qui décrit les faits et gestes d'un jeune couple, puis sept autres formant un album de portraits de femmes qui, à différents âges, vivent secrètement la détresse de leur solitude.

Le narrateur du premier récit peint des lieux et des décors, des personnages surtout, dont il commente froidement, quasi cliniquement, les comportements, en posant un regard qui sait déceler les apparences et débusquer

les véritables mobiles des gestes posés. D'abord le décor. Ceux qui ont aujourd'hui la quarantaine retrouveront avec nostalgie leur chambre d'étudiant avec le filet de pêche rapporté de Percé, les bouteilles de Chianti servant de bougeoirs, les disques de Brel et des Beatles, les théâtres à la mode (l'Egrégore) ainsi que les librairies fréquentées, surtout Tranquille. Jusqu'à la mode des cheveux longs et des manteaux afghans. Avec comme fond de scène le Québec qui se transforme, et des échos du FLQ jusqu'aux événements d'octobre 1970.

Dans ce décor campé avec tant de justesse, France Théoret fait évoluer un jeune couple : Louise et Mathieu, tous deux étudiants au début du récit. Il faut signaler l'exceptionnelle richesse du personnage de Louise. Venant de l'extérieur de Montréal, elle porte toujours les stigmates de l'éducation conservatrice qu'elle y reçut : « Sa pensée appartenait à une autre génération, elle croyait que c'était congénital ». Aussi le moindre geste pour s'en émanciper lui coûte-t-il un maximum d'effort. Ne liquide pas son passé qui veut. Elle souffre surtout de la dichotomie imposée entre le corps et l'esprit, et du sentiment de culpabilité qu'elle

gène. Ce qui ne l'empêche toutefois pas de tenir à « entrer dans la marche du temps ».

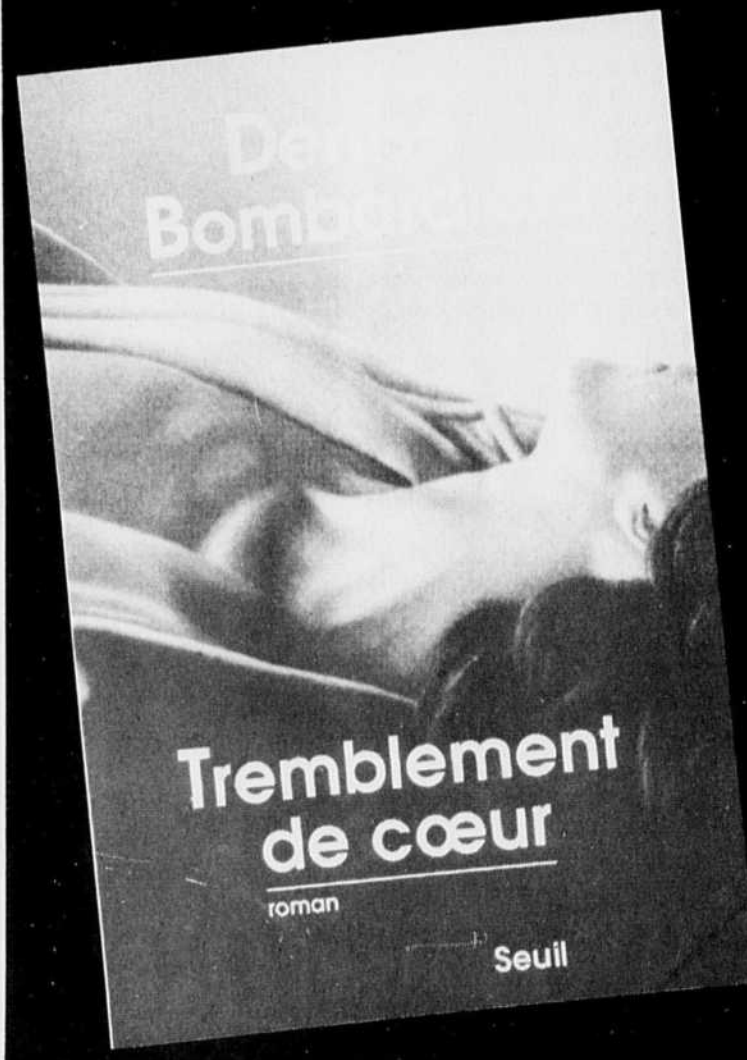
Mathieu est son opposé. Artiste de tendance gauchiste, il est marqué par un « enthousiasme tranquille et déterminé ». Il permet bientôt à Louise d'accepter son corps et, ce faisant, de découvrir le plaisir : « Elle se laisse engouffrer, submerger par la générosité des sensations goûtant son propre corps de l'intérieur ». Suit le mariage. Mais elle découvre tôt qu'il ne s'agit pas du paradis escompté. Au contraire, le danger menace, qui banalisera sa vie, l'amenant à perpétuer les gestes du conditionnement millénaire. La voilà empêtrée dans le piège de la vacuité.

Les autres récits, des textes brefs comme autant de violentes douleurs, peignent des femmes particulièrement conscientes et intelligentes, le plus souvent des

doubles de Louise, elles aussi tiraillées entre les conventionnelles exigences de la réalité extérieure et les assauts d'une intériorité difficilement maîtrisable. Ici encore le mal tire sa source de l'enfance et de l'éducation. Dans ces textes, l'anecdote n'est présente que pour servir de canevas à la peinture des sentiments, des émotions, des interrogations, en un mot à l'éternel corps-à-corps qui oppose la femme à sa subjectivité — « l'enfer de la subjectivité féminine ».

Une écriture qui se situe au niveau de la confiance, aux mots nus, les seuls aptes à dire la détresse, non à la décorer. Une écriture remplie de pudeur et de retenue, où tout est dit dans un réseau de phrases arrachées au plus intime de soi. On ne peut qu'être bouleversé par l'évocation du désarroi de ces femmes à la vie fiévreuse mais souterraine.

Denise Bombardier



Un roman de passion et d'émotion

Par l'auteur de
«Une enfance à l'eau bénite»,
Seuil 1985.

Aussi disponible dans
la collection Points.

«... une femme va à la rencontre d'elle-même en une sorte d'autoanalyse que l'auteur mène tambour battant, sans pathos ni pitié excessive.»
Marie-Françoise Leclère, *Le POINT*.

«Un livre à lire et à relire...»
Alice Parizeau, *Le DEVOIR*.

«Reste que cette Françoise a tout ce qu'il faut pour émouvoir ses lecteurs. Denise Bombardier a réussi là un beau portrait de femme.»
Anne-Marie Voizard, *le SOLEIL*.

Seuil

Les Nouveautés VLB



JOURNAL
d'André Laurendeau

Voici le journal qu'André Laurendeau écrivait au jour le jour pendant la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme qu'il présidait. Un document d'actualité qu'il faut lire à tout prix!
388 pages —
24,95 \$

ÉGALITÉ OU INDÉPENDANCE
de Daniel Johnson

Une réédition qui s'imposait! Vingt-cinq ans plus tard, à l'heure du lac Meech, il faut relire ce document toujours d'actualité, car les questions qui y sont posées n'ont toujours pas reçu de réponses satisfaisantes.
132 pages —
9,95 \$



LES LAIDES OTAGES
de Josée Yvon

Josée Yvon poursuit, avec ce nouveau récit, son écriture-travelling à travers les plaines dévastées d'une Amérique insolite. Une drôle de guerre où les fragiles n'ont pas leur place.
166 pages —
12,95 \$

LES JARDINS DE L'ENFER
de Francine D'Amour

Le nouveau roman de Francine D'Amour, l'auteure de *dimanches sont mortels*. «Francine D'Amour fait de son livre une chose vivante, vibrante, soutenue par un style qui atteint souvent à la simple splendeur.» (Réginald Martel, *La Presse*).
194 pages —
14,95 \$



L'UNIVERS GULLIVER
de Lili Gulliver

Érotisme + humour
Les aventures de Lili Gulliver à travers un Paris insolite et fripon, par une Québécoise qui a laissé de côté pruderie et naïveté. «Jamais une Québécoise n'était allée aussi loin.» (Un lecteur)
172 pages —
14,95 \$

SAGAMIE/QUÉBEC

QUESTION D'EMPIRE

Essai sur les deux nationalismes canadiens

Un livre d'actualité

QUESTION D'EMPIRE

LE TEMPS DE CONQUÊTE ET LE CANADA 1600-1900

Par Camil Girard

248 pages 19,95 \$ (avec photos)

Diffusion Raffin (514) 325-5553

PUBLIE DES HISTORIENS

JOSÉE YVON

VIENT DE PARAÎTRE

LES LAIDES OTAGES

récit

vlb éditeur

en vente chez votre libraire

L le plaisir des
livres

La présence ambiguë de l'étranger dans notre littérature

LE VOLEUR DE PARCOURS
Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine
Simon Harel
Le Préambule, 1989

HEINZ WEINMANN

Au Québec, le silence qui entoure certaines oeuvres fortes est aussi significative que le bruit médiatique

qui donne un semblant de vie à la « mort clinique », dès leur « naissance », à certaines autres.

Je pense au silence des tombeaux qui s'est fait longtemps autour de l'essai *Le territoire imaginaire* (1979) de Michel Morin et Claude Bertrand à l'époque préférendaire du nationalisme triomphant, jubilatoire. Livre « abject » parce qu'il contrecarrait, blessait l'unanimité nationaliste, collectiviste du temps.

Or, le Québec d'aujourd'hui tend à ressembler à l'« utopie » que projetaient les deux *samizdat* québécois d'hier : Un Québec « poétique », culturel, imaginaire

tend à combler l'absence d'un Québec national, politique, les créations individuelles l'emportant sur les « créations collectives » politiques.

Le silence qui entoure l'ouvrage de Simon Harel, *Le voleur de parcours* est aussi suspect. Je voudrais qu'il ait été causé par un manque d'information plutôt que par un complot du silence. Car il s'agit là d'un livre important. Nouveau par le sujet traité, original par son approche.

Certes, le sujet « est dans l'air ». J. Kristeva et T. Todorov l'ont traité, chacun à sa façon. Immigrants bulgares en France, ils théorisaient finalement leur situation d'étrangers dans leur pays d'accueil, la France. Harel, Québécois « pure laine », à l'inverse, traite de la perception de l'étranger dans la littérature québécoise contemporaine. Le fait est à noter, car il arpente un territoire quasi vierge, peu fréquenté au Québec.

Comme s'il avait pressenti la difficulté du pari, René Major, le célèbre psychanalyste québécois à Paris, a accepté de servir de « passeur » : ce Québécois qui s'est exilé volontairement en France introduit le sujet du livre

par une belle réflexion sur l'exil extérieur et intérieur, exil volontaire et forcé sous le titre de « l'épreuve de l'étranger ».

L'essai de Harel est une réflexion fondamentale sur la présence ambiguë, à la fois menaçante et fascinante, toujours déstabilisante, de l'étranger dans la littérature québécoise contemporaine, reflétant, à un second degré, les attitudes changeantes de la psyché québécoise face à l'Autre. Au Québec, on le sait, l'étranger apparaît dans la littérature avec l'arrivée du roman en ville, à Montréal, coïncidant étrangement avec la lente émergence du Québec comme pays.

Car on chercherait vainement l'étranger dans la littérature du Canada français : il n'existe pas. C'est toujours l'Autre, le Diable. Comme encore Ratablavasky du *Matou d'Yves* Beauchemin qui se ressourcent idéologiquement dans l'ethnicité du roman de la terre (régression appelée ici « pulsion d'agrippement »), bien que ce roman soit situé en grande partie dans le cadre urbain restreint du Plateau Mont-Royal. En effet, au Canada français, une ethnicité frisant le racialisme (faisons avec Todorov la distinction entre

« racialisme » comme attitude dépréciative face à l'Autre, et le « racisme » qui met en place tout un système, tout une « science » pour justifier cette attitude) dont l'abbé Groulx s'est déjà fait le « missionnaire » certes anonyme, dans L'appel de la race ; un « délire d'élection » (René Major) faisant des Canadiens français le peuple élu par Dieu sur le continent américain ; un corporatisme défensif qui serre les rangs contre l'intrus, ont rendu l'aire canadienne française tellement propre (dans tous les sens du mot) qu'on ne pouvait guère imaginer la présence « polluante » d'un Autre.

L'originalité de l'étude de Simon Harel, c'est qu'elle montre comment le fixisme, la « monoculture » du roman de la terre sont taraudés dans le paysage mouvant, migrant, « hétérotopique » de la grande métropole nord-américaine qu'est Montréal. L'auteur ne se contente pas, comme c'est à la mode actuellement, de faire « une promenade littéraire » à Montréal, mais il est à l'affût d'une dynamique, d'un dialogue-dialogisme au sens bakhtinien du mot entre le sujet romanesque qui accepte de se

laisser interroger, transformer par la présence de cette « inquiétante étrangeté » de l'Autre. Dialoguer avec l'Autre-fût-ce-imaginairement, c'est renoncer au désir d'assimilation, d'intégration qui renvoie toujours, finalement, à une pulsion cannibale d'incorporation ; c'est aussi renoncer à dénier cet Autre, c'est-à-dire à le rejeter aux limites du non-être.

Après de très belles pages sur le statut ambigu de la *Main* montréalaise, après l'analyse qui a quelque chose de déjà-vu, de l'aliénation qu'inflige la présence de l'Autre, le « colonisateur » anglais du roman de Parti pris, l'auteur tente de cerner ce qui pourrait être appelé, à la suite de *Vice versa*, un courant *trans-culturel* dans le roman québécois contemporain : traversée d'une culture, d'une identité par les flux culturels d'une autre. Métissage culturel qui garde intact le Même et l'Autre sans les réduire dans le grand chaudron assimilateur du « melting pot ».

L'apparition de la Grande Sauterelle, l'Amérindienne dans *Volswagen Blues* (J. Poulin) et de l'Éthiopienne dans *Une his-*

toire américaine (J. Godbout), une dérive continentale, dans ces deux romans vers une « extraterritorialité », en l'occurrence la Californie, sont les signes évidents d'un changement de perception de l'Autre dans le roman québécois contemporain.

Mais c'est la « saga » de Jean Basile, *Piano-trompette*, qui va le plus loin en inversant complètement l'image rassurante, idyllique du paysage urbain imaginaire québécois suivant laquelle le Québécois « pure laine » occupe le centre, tandis que l'Autre est repoussé à la marge. Montréal étant détruit par un cataclysme, ce sont les parias, Amérindiens, immigrants qui « squatterisent » le centre.

Un regret seulement : que le corpus romanesque, trop restreint, ne balaie pas plus largement toute une littérature québécoise qui se modifie au contact de l'Autre : Naim Kattan, Yolande Villemaire, Pauline Harvey, pour ne parler que de ceux-là. Ceci dit, le *Voleur de parcours* reste un jalon décisif pour laquelle veut comprendre le nouveau paysage imaginaire du roman québécois contemporain.

Une fable sur l'absurdité

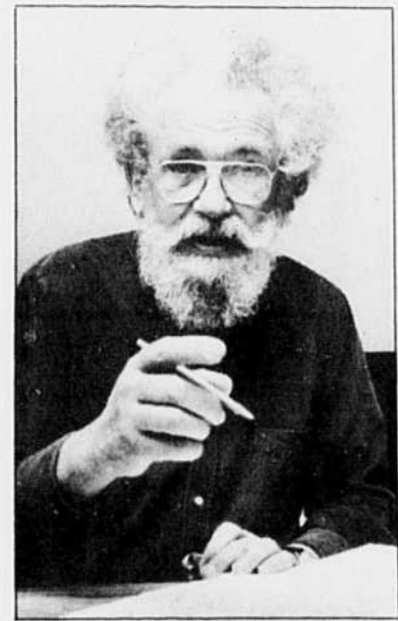
SERGE TRUFFAUT

Bernard Benson, citoyen du monde né en 1922 en Grande-Bretagne, est un iconoclaste qui utilise avec

passablement de maîtrise les mécanismes inhérents à la logique pour désarticuler l'absurdité de l'environnement économique à l'intérieur duquel nous évoluons.

Son nouvel ouvrage, *Alice au pays de l'oseille* paru chez Albin Michel, est l'illustration, par le biais des mots mais aussi des images, de l'incohérence qui préside à bien des habitudes économiques que quotidiennement tout citoyen de la cité nourrit à ses propres dépens. *Alice au pays de l'oseille* est une bande dessinée pédagogique qui décrit, plus qu'elle ne dénonce, la bêtise érigée en système.

Lors de son passage à Montréal ces jours-ci, nous avons demandé à Benson de nous relier un exemple de cette absurdité que tous les jours nous fréquentons sans même y prêter attention. Voici donc une histoire qui pourrait fort bien commencer comme suit : Il était une fois...



Bernard Benson

Il était une fois un homme, tout aussi barbu qu'il était chevelu, qui débambulait sur les grandes avenues londoniennes en compagnie d'un économiste avec lequel il poursuivait un dialogue sur le chômage et l'inflation. Au détour d'une phrase, cet homme qui s'appelait Robert Benson sorti de sa poche un billet émis par la Banque d'Angleterre. Tout en écoutant son compagnon, il se mis à lire le court petit texte imprimé sur ce billet de 20 livres.

« C'est ça l'économie, de poursuivre, Benson. C'est une blague que l'on imprime en millions d'exemplaires sur des billets ». *Alice au pays de l'oseille*, est à l'image de cette mésaventure londonienne, une fable sur l'absurdité.

Et qu'a-t-il lu ? Que la banque était prête à honorer en tout temps sa dette de 20 livres à l'égard du porteur. Suite à la lecture de cette promesse, Benson suggéra à son compagnon de se rendre à la première banque que ces deux marcheurs apercevaient. Ceci fait, Benson présenta son billet de 20 livres au guichet et demanda à l'employé qu'on le rembourse.

Interloqué, le commis en question, alla s'enquérir auprès de son supérieur immédiat de la marche à suivre à cet égard. Ce dernier, tout aussi étonné, alla voir son supérieur hiérarchique qui, lui-même, alla... Bref, le commis revint accompagné de deux de ses cadres qui confièrent à Benson qu'ils ne pouvaient rien faire. « Alors pourquoi continuez-vous à imprimer cette promesse de remboursement sur tous les billets ? », questionna Benson. « Parce que jusqu'ici, personne n'avait remarqué », lui répondirent ces deux cadres.

Guides pour méandres

GUIDES JURIDIQUES
Éditions Québecor
Wilson & Lafleur Ltée

MARC CHAPLEAU

Une série de six fascicules rédigés par des avocats spécialisés, en collaboration avec le Centre de documentation juridique du Québec. La collection comprend les titres *Santé et sécurité du travail*, *L'alcool au volant*, *Accidents du travail et maladies professionnelles*, *Divorce*, *Protection de la jeunesse* et *Régie de lo-*

gement. Y figurent dans chacun les principales règles de droit rattachées au domaine étudié.

« Un instrument de travail qui faisait cruellement défaut aux avocats », explique la présentation au début de chaque plaquette. Les couvertures arrières, plus hardies, prétendent que « grâce à ce guide, vous vous familiariserez avec les rouages du monde juridique, et vous serez en mesure d'agir, de concert avec votre avocat, le plus efficacement possible ». Or certes, le citoyen apprendra des choses à la

lecture, mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit de publications d'abord destinées à l'usage des juristes. Par ailleurs, s'il fallait chercher la petite bête noire, ce serait pour déplorer qu'il faille nécessairement, comme le suggère implicitement la collection, percevoir le droit d'une façon adverse, toujours en termes de conflits. S'il avait réellement fallu que ces ouvrages s'adressent aussi aux simples citoyens, n'aurait-il pas mieux valu parler, non seulement d'« action » juridique, mais aussi de prévention ?

La crise universitaire

D'UNE ÉVALUATION EN MIETTES À UNE ÉVALUATION EN ACTES

Jacques Ardoine et Guy Berger
Matrice-Andsha
Paris, 1989, 234 pages

CRISE UNIVERSITAIRE AU QUÉBEC ?

Denis Bertrand
Éd. Sciences et Culture
1988, Montréal 255 pages

GILBERT TARRAB

Voici deux ouvrages, l'un français et l'autre québécois, qui traitent plus ou moins de la même question : l'évaluation de la crise universitaire dans deux pays francophones.

Dans le premier, c'est la problématique de l'évaluation comme maîtrise (et donc, perçue comme exercice de contrôle, donc d'autorité) qui est posée. Toute évaluation (de cours, de professeurs, d'étudiants) est toujours, au départ, perçue comme une menace à l'ordre établi, puisque de cette évaluation peuvent découler des changements, voire des bouleversements draconien dans la vie de toute institution. D'où la tentation des politiciens de contrôler, à leur profit, tout le processus d'expertise en éducation. D'où aussi l'immense problème de la soi-disant « neutralité » des évaluateurs. En fait, et très souvent, ceux-ci sont largement influencés par leurs idéologies personnelles (sinon militantes) dans leur travail d'expertise. Là est posé nettement le grave problème de la « manipulation » à laquelle est soumis tout évaluateur, tout « neutre » qu'il se prétende. Par « manipulation », on entend ici la manipulation exercée sur l'évaluateur, par tout un système complexe de réseaux divers d'appartenances (religieuses, politiques, ordres secrets, etc.). Voilà diable une grosse gageure que doit relever tout évaluateur qui se respecte : comment rester insensible à ces diverses « manipulations » sans perdre du même coup sa fonction

d'évaluateur ? Et qui nomme-t-on comme évaluateur ? Comment cela se passe-t-il ?

Après avoir, dans leur introduction, esquissé une théorie générale de l'évaluation et apporté quelques exemples tirés de l'évaluation des universités (où, quelle que soit leur prétention à l'autonomie, celles-ci demeurent, en France tout au moins, largement tributaires des manœuvres politiques des institutions étatiques), J. Ardoine (professeur) à l'Université de Paris VIII : (il sait de quoi il parle !) et G. Berger (maître de conférences dans la même institution) en arrivent, à partir des études de cas très documentées et fouillées, à dresser un inventaire complet des problèmes restés en suspens. Et ils sont nombreux. Dont, sans doute, celui-ci, qui implique tous les autres : « Les risques sont que, d'une part, sous couvert d'évaluation, (c'est moi qui souligne), on généralise, en fait, des procédures de contrôle social aboutissant au renforcement des règles de conformité, et donc à une survalorisation des modèles qui servent de référent aux questions de contrôle et que, d'autre part, l'instance évaluatrice, se sentant elle-même légitimée, développe des discours protecteurs, fondés sur l'intention d'objectivité et de distance qui aboutissent à une dénégation de fait du sens profond de l'évaluation ».

Un livre à lire absolument, tellement sont importantes les questions fondamentales ici posées. Signalons que la postface est de Robert Pagès.

L'ouvrage de Denis Bertrand, bien que portant sur *La crise universitaire au Québec*, est d'une toute autre facture et son propos est différent. Bien qu'il évalue, lui aussi, l'université québécoise qui souffrirait du « syndrome du cordonnier » (selon la belle expression du préfacier, Pierre Cazalis), les critiques qu'il lui fait ne sont pas de même nature.

Pour l'université québécoise, tout, mais tout, est objet de critique, sauf elle-même. C'est un cordonnier mal chaussé : « En 1988, elle n'arrive toujours pas à dénombrer avec précision ses étudiants ou ses professeurs ; elle ignore largement le processus d'apprentissage de ceux qui, jeunes ou adultes, étudient en ses murs ; elle connaît mal les con-

ditions du développement de la création et de la recherche ; elle maîtrise mal les mécanismes de prise de décision et de gestion en son sein ; elle ne mesure que très approximativement la valeur de ses produits, qu'il s'agisse de ses diplômés ou des résultats de ses recherches ».

Un tel jugement, posé par le préfacier, est sans doute quelque peu sévère. Mais Denis Bertrand, dans le corpus de son livre, étaye en les développant quelques-unes de ces critiques. Partant des analyses de la Commission parlementaire sur le monde universitaire québécois qui siègea à Québec à l'automne 1986, l'auteur en arrive à passer au crible les analyses des travaux de cette Commission sur les orientations et le financement du réseau universitaire, en se posant la cruciale question concernant la crise universitaire sous nos latitudes : s'agit-il d'abord et avant tout d'un sous-financement ou d'une mauvaise gestion ?

Dans une première partie, Bertrand pose son cadre théorique et sa problématique, ainsi que les enjeux qui s'affrontent : quelles ont été, par exemple, les stratégies du ministre Claude Ryan et celles avancées par le Parti québécois ? Quels ont été les grands absents, dans cette Commission sur l'éducation ?

Dans une deuxième partie, l'auteur analyse et critique les principales interventions faites durant cette Commission (dont les associations étudiantes et les groupes d'employés non-enseignants). Enfin, dans une troisième et dernière partie, il pose les jalons diagnostics sur le monde universitaire québécois et propose quelques mesures d'action correctrices.

En conclusion, il note qu'il serait plus adéquat de parler d'*ajustements* et de *correctifs* qu'il faudrait apporter au système universitaire québécois, pour qu'il soit plus opératoire et plus fonctionnel, que de crier à la « crise universitaire ».

Donc, il faudrait davantage parler de réformes nécessaires plutôt que de révolution. Enfin, à la question de savoir s'il s'agit plus de sous-financement des universités ou de mauvaise gestion, l'auteur n'hésite pas une fraction de seconde : les universités sont sous-financées, ce qui entraîne l'absence de dynamisme des unités de coordination à la base.

<p>Une équipe de production et de distribution chevronnée, une entreprise dynamique dont le souci premier est la qualité de l'éducation.</p> <p>Une entreprise qui se veut...</p> <p>LIDEC</p> <p>4350, avenue de l'Hôtel-de-Ville Montréal (Québec) H2W 2H5 Tél.: (514) 843-5991 Fax (514) 843-5252</p>	<p>LE REFLET DE VOTRE CRÉATIVITÉ</p> <p>MATÉRIEL PÉDAGOGIQUE POUR LE</p> <p>PRIMAIRE SECONDAIRE COLLÉGIAL UNIVERSITAIRE</p>	<p>Au Salon du Livre de l'Outaouais</p> <p>KIOSQUE No 15</p>
---	--	---

LES MALADIES MENTALES COMPRENDRE C'EST FONDAMENTAL

Gouvernement du Québec
Ministère de la Santé et des Services sociaux

GUÉRIN
littérature

LE QUÉBEC 1967-1987

Du général de Gaulle au Lac Meech, vingt ans d'évolution socio-politique québécoise.

L le plaisir des
livres

Japon, quand tu nous tiens...

MES ALGUES D'OSAKA
Armen Godel
Paris, 1990, Le Seuil,
154 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

Régine Pernoud, la grande médiévisse française, fut invitée,

en 1982, à l'inauguration à Tokyo, au 6e étage des grands magasins Mitsukoshi, d'une grande exposition Jeanne d'Arc.

Entre autres amis de la France, elle y rencontra le traducteur du *Roman de Renart*, Naoyudi Fukumoto. Elle écrit, dans la préface qu'elle donnait à *Femmes et samouraï* (Éditions des femmes, 1986) : « Nous pouvions ensemble évoquer le *Roman de Renart* dans ses diverses branches, mais quand à rendre la politesse... »

Avec humilité, Régine Pernoud confessait sa grande ignorance du Japon, en général, et des dynasties impériales. Cette ignorance, il faut en convenir, est le lot de la plupart des écrivains européens. Et que dire, alors, des voyageurs qui abordent le pays

du Soleil levant, sans aucune préparation, et qui en reviennent ni plus ni moins informés sur les mystères de la civilisation et de l'âme japonaises. Les lecteurs incorrigibles auront néanmoins lu les grands romanciers japonais, en traduction, de Kawabata à Mishima, ce dernier ayant profité de la pénétrante exégète de son oeuvre que fut Marguerite Yourcenar. Ce qui ne les rend pas davantage aptes, en un court séjour, et même en quelques années de résidence là-bas, à percer l'art de vivre et de penser des Japonais.

Armen Godel, qui est Suisse, fils de linguiste, retourne au Japon où il avait brièvement séjourné quelques années auparavant. Cette fois, « il était revenu dans cet archipel pour s'initier aux formes du théâtre classique ». *Mes algues d'Osaka* sont donc tout ensemble une sorte d'initiation au nô, au Kabuki et au Bunraku, et une tentative d'approcher les hommes et les femmes de ce pays, vivant dans leur intimité, fréquentant leurs temples, jouissant des paysages d'eau, de jardins et de forêts. Le narrateur mêle à ses promenades, à ses voyages en train qui le mènent et le ramènent de Kyoto à Nara, d'Osaka à Toyko, quelques poèmes qui lui sont presque automatiquement inspirés par



Armen Godel

l'art et la poésie que pratiquent ses hôtes. Qui ne sont pas des intellectuels, il s'en faut, qui sont avant tout les propriétaires et occupants des pensions modestes où il a choisi de se loger, qui sont aussi — et c'est fort étonnant de la part de ce visiteur qui a laissé chez lui sa jeune femme enceinte — de jeunes japonaises qui lui offrent quelques distractions d'ordre sexuel.

Ce récit est très librement composé. Il offre, en zigzag, les souvenirs de 1980 et les rencontres, trois ans après, de nouveaux amis. De retour dans un temple, celui du Manzen-ji, il décide d'offrir au Maître du temple, un seixagénaire, les cinq poèmes inspirés par ce haut lieu, « le septième des grands temples enfouis dans les montagnes, à l'est de l'ancienne capitale ». Le moine l'en remercie très poliment, et lui offre en retour... des gâteaux de

riz, non sans lui rappeler que l'incommunicabilité reste entière entre eux : « Souvent, quand on veut briser la pierre avec le marteau, c'est le marteau qui se casse »...

Ce voyage initiatique s'accomplit à la saison des pluies. Tout ruisselle dans ce récit, rédigé à la première et à la troisième personnes, selon les lieux et l'humeur du narrateur. Le Japon moderne et journalier, celui de la famille qui l'héberge, à Osaka, dans la chambre du fils aîné qui a quitté le logis familial depuis longtemps, est tour à tour présent et absent des rêveries de celui qui ne parvient pas à lier les traditions ancestrales, toujours omniprésentes dans la nature japonaise, et la vulgarité de certaines jeunes japonaises d'aujourd'hui, dont la fille de ses hôtes, une alcoolique qui n'a de véritable attachement que pour son petit chien...

Curieux récit de voyage, empreint de nostalgie, souvent coupé par le rappel de Marie, la femme du voyageur, qui lui raconte les étapes de sa grossesse et qui ne semble pas souffrir vraiment de l'absence du futur père. Pour qui a voyagé au Japon, certaines images seront plus évocatrices que d'autres : « Pleurer avec la pluie ! S'écrie et écrit l'auteur. Larmes gloutonnées que boivent les gouttes d'eau ! L'eau lave les mots qui retournent aux secrets ». Et, encore plus précise, cette image : « Nous voici pétrifiés comme les petits bouddhas de pierre, emmaillottés de laines aux couleurs vives, nichés dans leurs autels

moussus disséminés dans les replis de la montagne. Mais eux évoquent le souvenir d'enfants, morts-nés, disparus tragiquement ou emportés par la maladie ».

Or, c'est une enfant bien vivante — sa fille — que, revenu dans sa Suisse, dans les Voirons sous la neige, qu'Armen Godel retrouve avec sa femme. « Matin d'hiver (...) Dedans, la table. Objets divers, un pistachier nain, tableau de Shōjō, photos noir/blanc des Sasaki, un orgue à bouche (cassé), plumes, pinces, encre, un éventail doré, loupe, Ganjin. Intégrés au décor. Le manuscrit sur la table : *Algues d'O*. Papier avec phrase griffonnée. Tout juste lisible : L'ENFANT EST NÉ DU RÉCIT COMME LE RÉCIT ÉTAIT NÉ DE L'ENFANT.

Mes algues d'Osaka. Une réverie de voyageur, revenu d'un pays d'où l'on ne revient jamais que pénétré du sentiment que le Japon est impénétrable. Mais beau, comme l'écrit Augustin Berque (*Le sauvage et l'artifice*, Gallimard, 1986) comme « l'un de ces immenses et admirables paravents qui reproduisent, une étape à la suite de l'autre, volet après volet, les grands itinéraires de l'époque d'Edo, et où figurent en détail toutes les merveilles paysagères de l'archipel ». C'est à l'un de ces paravents, admiré au Musée des Arts et Traditions Populaires, dans le parc de Ueno, que m'a ramenée le livre d'Armen Godel. Un passeport pour le souvenir plus qu'un guide pour voyageur pragmatique.

L'âge de pierre papou

LA HACHE DE PIERRE
Gérard Delloye
Paris, Éditions Ouest-France
1989, 267 pages.

CHRISTIAN MISTRAL

« Guerrier papou se regardant dans un miroir de poche à l'effigie de Gina Lollobrigida ».

Cette légende, ornant la photo du premier rabat, ne rend guère justice au contenu qu'elle annonce. À mi-route entre *Tintin* et *Les Grands explorateurs*, ce singulier récit rend compte, à trente ans de distance, d'un véritable voyage au bout de l'inconnu. Celui de l'expédition française qui effectua, en 59-60, l'impensable traversée intégrale sud-nord de la Nouvelle-Guinée dans sa plus grande largeur.

2400 km d'enfer et de grâce. L'île de capitaine Cook se prête à toutes les épopées. Se prêtait serait plus juste, puisque l'essentiel de ce que décrit Gérard Delloye appartient désormais à un monde révolu. « L'ombre blanche » civilisatrice est passée par là. Parti soigner sa neurasthénie au moyen de l'aventure, l'auteur en reviendra conscient d'avoir été le précurseur du déclin.

Organisée de concert avec Pierre-Dominique Gaisseau, cinéaste, l'expédition composée aussi d'un opérateur-radio, de deux caméramen et d'un photographe de *Paris-Match* rapporta un film resté célèbre, *Le ciel et la boue*, que Malraux encensa peu avant qu'il n'obtienne l'Oscar mondial du meilleur documentaire.

Ce qu'ils ont trouvé là-bas, c'est un univers demeuré virtuel-

lement intact, immobile depuis des millénaires, qu'à grands coups de missionnaires, de Clubs Med et de forages pétroliers, on allait irrémédiablement transformer en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « sauvage ».

Rythmée par le souffle rauque des porteurs, la lente avancée tête de l'équipe, des madrépores côtiers aux vestiges mégalithiques, à la rencontre des peuples papoues guerroyantes, nous est narrée dans un style vif et incisif qui doit beaucoup à une certaine « littérature orale » typiquement gauloise. On croirait parfois lire un Bob Morane ethnographique, tant la richesse des découvertes nous est livrée dans toute sa simple force, portée par l'enthousiasme et le goût fou de l'irréel.

On y apprend, entre autres choses, les véritables circonstances entourant la disparition de Michael Rockefeller, dont on crut longtemps qu'il avait péri noyé. L'auteur démontre qu'en fait, le jeune héritier perdit littéralement la tête et figurait en bonne place au menu des braves gens du charmant petit village d'Otchenep, ceux-là même qui avaient adopté Delloye quelques mois plus tôt.

Impossible de rendre ici tout le sel de cette odyssee drôle et dramatique, depuis les contacts initiaux ambigus («... la démarche de notre ami m'apparut dans toute sa redoutable clarté : nous étions tombés sur le pédé de la tribu et j'avais l'infortune de ne pas lui déplaire ») jusqu'à la mort en série des porteurs muets qui tombent comme des mouches de froid, d'épuisement, de paludisme, de dysenterie, de toutes les innombrables cochonneries que la virginité du lieu réserve. Mais l'auteur, passionné, s'en charge admirablement.

Un quotidien parfois chaotique

L'INCOGNITO
Hervé Guibert
Gallimard, Paris
1989, 227 p.

ODILE TREMBLAY

Hervé Guibert est un auteur d'une grande versatilité. Il change de registre et de ton au gré de ses ouvrages, se cherche en eux, et parvient à circonscrire d'un écrit à l'autre de nouvelles facettes de lui-même.

L'an dernier, il signait un fort subtil « thriller » psychologique intitulé *Les gangsters*. Voici que le jeune écrivain français publie coup sur coup un journal érotique *Fou de Vincent* et *L'incognito*, récit fragmenté affichant toutes les couleurs de l'autobiographie.

L'incognito entre dans la catégorie de ce que les japonais appellent avec à propos « le roman du moi ». Chronique décousue d'un quotidien parfois étrié et chaotique comme la vie, ce livre part en quête d'une « réalité sans fard ». Point donc d'intrigue proprement dite ici, mais un au jour le jour balisé par les émotions fugaces et les fantasmes du narrateur. Si bien qu'à lire *L'incognito*, on éprouve une sensation d'indiscrétion, comme à parcourir une à une les pages (parfois redondantes) d'un journal intime.

Le roman épouse deux années dans l'existence d'un jeune écrivain d'origine parisienne :



Hervé Guibert

Hector Lenoir. Le récit débute quand celui-ci obtient une bourse pour aller rédiger une « biographie de l'âge adulte » à l'Académie espagnole de Rome. Étrange académie où, parmi les tourelles et les passerelles du temps jadis, des peintres et écrivains à la poursuite du grand oeuvre se laissent encadrer par des directeurs plus ou moins véreux et tyranniques. Hervé Guibert suit donc pas à pas son héros au fil des amitiés et des intrigues qui se tissent en ces lieux.

Ce titre *L'incognito* n'évoque point un quelconque voile masquant le narrateur ; mais plutôt le nom du bar gai que fréquente Hector Lenoir : « Le dernier endroit au monde où j'accepte de ressembler à une épave », dirait-il. Fasciné par la glauque atmosphère de danger, de violence, de prostitution et de sexualité hative qui y règne, le jeune écrivain s'attarde dans une langue très crue sur le moindre épisode de sa vie érotique et de celle de ses proches. À l'Académie espa-

gnole, plusieurs artistes sont homosexuels ; tant Hector Lenoir que l'écrivain surnommé Matou ou que le peintre Palaiseau. Les habitués de l'Incognito se retrouveront d'ailleurs mêlés à une sordide histoire de meurtre perpétré par un des tapins du bar.

La vie du narrateur oscille entre le dégoût de la banalité, la pornographie (embuée par la peur du sida) et la création, seul vrai refuge du jeune boursier : « Avec le livre, j'ai l'impression d'effacer le temps, au fur et à mesure, de plus en plus vite, pour laisser le moins de marge possible entre le temps conscient et le temps perdu de la mort », confiera-t-il. C'est cette frénésie d'écriture tapie dans certaines pages ourlées de *L'incognito* qui confère à ce roman toute sa valeur.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 31 mars de 14h à 16h
PATRICIA LAMONTAGNE
Les faits saillants
Éditions Pajé
samedi 21 avril de 14h à 16h
Lancement du dernier N° de
LA REVUE PROTÉE
« Rythme »

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LOGIQUES LOGIDISQUE

168 p.
reliure
spirale
14,95\$



MS-DOS 3.3 ET 4.01 SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy

« Le guide de l'essentiel! »
— Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de l'informatique. Bientôt 30 000 exemplaires vendus!

Tome 1
200 p.
34,95\$



Tome 2
288 p.
38,95\$

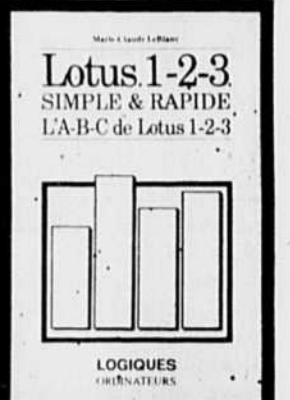
Grand format.
Spirale.
Disquette
incluse.

APPRENDRE LA COMPTABILITÉ AVEC BEDFORD
par Huguette Brodeur

TOME 1:

Correspond aux cours de comptabilité et de secrétariat offerts par les établissements scolaires du Québec.

121 p.
reliure
spirale
18,95\$



121 p.
reliure
spirale
18,95\$

Grand format.
Spirale.
Disquette
incluse.

LOTUS 1-2-3 SIMPLE & RAPIDE
par Marie-Claude LeBlanc

Qui a peur de Lotus 1-2-3? Une méthode pédagogique qui vous permet de maîtriser rapidement Lotus 1-2-3. D'après la version 2.2 de Lotus. Bon pour toutes les versions 2 du logiciel.

179 p.
18,95\$



179 p.
18,95\$

Grand format.
Spirale.
Disquette
incluse.

WORDPERFECT 5.0 SIMPLE & RAPIDE
par Marie-Claude LeBlanc

La clé de WordPerfect 5.0! Ce guide vous mène, leçon par leçon, des bases du traitement de texte jusqu'à ses fonctions les plus puissantes.

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2F4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

UN LIVRE IMPORTANT DE CLAUDE PAQUETTE EN LIBRAIRIE LE 10 AVRIL

L'EFFET CAMELEON

Sommes-nous des caméléons? [...] des êtres rampants? [...] des êtres prêts à changer notre langage, nos opinions, notre conduite et nos valeurs au gré des pressions extérieures ou au gré de nos intérêts particuliers? Sommes-nous des traîtres?

Comment pouvons-nous comprendre certains individus qui mènent une vie professionnelle en totale opposition avec leur vie privée? L'EFFET CAMELEON, c'est un regard sur notre société — mais surtout un examen de la vie individuelle.

280 PAGES - 19,95\$ - RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT VOTRE EXEMPLAIRE CHEZ VOTRE LIBRAIRE - QUÉBEC/AMÉRIQUE



GUÉRIN

littérature

JANI
PASCAL

CONTES
À RACONTER
ET À ÉCOUTER

L'amour du patrimoine
présenté dans douze contes
du Canada français
issus
de la tradition populaire.

La chasse aux tabous est ouverte

TENDRESSES PARTAGÉES
David Leavitt
Traduit de l'anglais
par Michel Lederer
Flammarion, 1990, 322 pages



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

Les maladies sont comme des individus, certaines n'ont vraiment pas de chance.

À cet égard le cancer est un exemple parfait. Analysé, diagnostiqué et évalué depuis des décennies, il est toujours soigné par des méthodes dont plusieurs sont plus douloureuses que la maladie elle-même et, en plus, n'apportent pas nécessairement la guérison. Bien au contraire ce sont surtout les questions insolubles qui se multiplient derrière des mots qui eux aussi sont pénibles. C'est ainsi qu'on dit d'un malade qu'il est « rongé par le cancer », comme si le malheureux était attaqué et dévoré par des rats, qu'il « lutte contre le cancer », comme si les millions qu'on dépense pour la recherche ne servaient à rien et finalement qu'il « succombe au cancer », puisque les rares survivants sont moins facilement identifiables que ceux qui partent pour le cimetière.

Dans la littérature, pas un texte un peu relevé, pas un roman, rien en dehors du *Pavillon des cancéreux* d'Alexandre Soljenitsyne. À côté de la tuberculose, de la pâleur romantique de

La Dame aux Camélias d'Alexandre Dumas et des passions déchainées dans l'univers clos de *La montagne enchantée* de Thomas Mann, le cancer fait en somme piètre figure. Et voilà que je trouve sur mon bureau le livre de David Leavitt, *Tendresses partagées*, auteur américain jeune et prometteur, selon la publicité sur la pochette, qui traite de cancer. Le roman vient de paraître aux éditions Flammarion et bien qu'il s'agisse d'une traduction il se lit fort bien. Mais, hélas, l'auteur semble vouloir transposer à sa façon c'est à dire qu'il multiplie la chasse aux derniers tabous de la pauvre société américaine en décomposition et en mal de principes.

Louise, la mère, a le cancer depuis quinze ans. Chaque fois que la tumeur réapparaît à un endroit de son corps, on fait un peu de radiothérapie et elle disparaît. Et Louise n'est pas seule de son espèce puisque d'autres sont dans la même situation qu'elle, y compris son médecin. Il semble évident que David Leavitt n'est pas préoccupé par des petits détails qu'un médecin obligé pourrait au besoin lui suggérer afin de rendre son livre crédible. À quoi bon, en effet, se renseigner ? Alexandre Dumas, le romancier français d'hier, comme Thomas Mann, le romancier américain « l'un des plus sûrs espoirs de la jeune littérature américaine », comme on nous annonce sur la pochette, n'a pas l'air d'y attacher de l'importance.

Nat, le mari de Louise, professeur d'université, accompagne sa femme comme il peut et où il peut. Ils sont Américains de re-

ligion juive, très unis comme couple et du début jusqu'à la fin du bouquin ils sont présents sans que le romancier ne manifeste à ces deux personnages la moindre sollicitude véritable. Ils existent et c'est déjà très bien, mais ce n'est peut-être pas assez. Car on voudrait avoir leurs réactions à l'égard de leurs deux enfants, Danny et April.

En effet, on nous explique qu'ils ne se droguent pas, contrairement aux enfants de leurs amis, mais ont juste des vies complexes. Danny est homosexuel et change assez souvent de compagnon, mais toujours dans un cercle où tout le monde se connaît grâce à un réseau téléphonique parfaitement bien organisé. En ce qui concerne April, comme plusieurs filles de sa génération des années soixante dix, elle est contre la guerre du Vietnam et contre les multinationales dont les revenus lui permettent néanmoins, indirectement, de disposer dans son pays de tout ce dont elle a besoin, voiture comprise. April n'aime pas les garçons, elle est lesbienne, mais comme elle veut un enfant elle décide de faire appel en la matière à « l'amant » de son frère qui s'exécute très proprement.

Au moment où Louise meurt enfin, étouffée par le cancer du poumon, April, enceinte, et Danny son cher frère qui vient tout juste de retrouver son « amant », reprochent à leur père des scènes de ménage auxquelles ils ont assisté enfants. Quand ils risquent de se brouiller ils décident aussitôt d'aller voir un psychologue, ou un psychiatre pour

qu'il les aide à bien comprendre de quoi il s'agit et quelles peuvent en être les conséquences.

Soulignons en dernier lieu que le roman n'est ni une parodie, ni une satire, ni une tentative de caricaturer, que c'est le troisième roman de David Leavitt et qu'il a été reçu favorablement par la critique, déjà très intéressée par les deux précédents. Son éditeur français vient d'ailleurs d'organiser pour lui une tournée à Montréal en espérant, comme cela est de plus en plus l'usage, d'écouler sur le marché québécois ce qui n'a que de très faibles chances, malgré les bonnes critiques, de se vendre sur le marché du livre français. Vous l'avez peut-être vu à la télévision, ou entendu à la radio, ou peut-être même rencontré en personne pour obtenir une dédicace.

Pour ma part je vous avoue honnêtement que l'entreprise de démolition de la société américaine qui passe par sa littérature n'est pas à l'origine, à mon avis, de livres valables. N'empêche que selon le quotidien français *Le Monde* (2 février courant, Le Feuilleton de Michel Braudeau) les *Tendresses partagées* sont un roman « riche et maîtrisé ». « En tout cas », conclut l'auteur du feuilleton « nous resterons à l'écoute de l'écrivain qui sait si bien, comme la sourde, envoyer des messages dans nos mémoires, sans nous connaître, comme acte de foi ».

Dans le cadre de cette citation la signification des termes « maîtrisé » et « la sourde », m'échappe complètement et pour le reste c'est, en tout humilité, sans commentaires...

DANS LES POUCHES

GUY FERLAND

LA CORRIVEAU
André Lebel
VLB éditeur
coll. « Second souffle »
206 pages

On réédite en format de poche le récit du tragique et légendaire destin de Marie-Joséphite Corriveau. La conclusion d'André Lebel ne laisse aucun doute quant à la vraie nature de cette femme : « La Corriveau est entrée dans la légende. On a prétendu qu'elle avait tué sept maris; quel-

ANDRÉE LABEL



ques-uns victimes du plomb qu'elle leur aurait versé dans l'oreille pendant leur sommeil. D'autres fabulèrent sur ses dons de sorcière. Bien peu la reconnurent pour ce qu'elle était : une pauvre femme, victime d'un gouvernement en mal de s'affirmer et victime des calomnies d'habitants à la recherche de sensations fortes pour oublier la grisaille de leur vie ».

L'AGONIE D'UNE SALAMANDRE
Dominique Blondeau
VLB éditeur
coll. « courant »
232 pages

« Vous commencez une lecture qui s'annonce sans vous êtes installé dans le récit de l'agonie d'une suicidée, explique Jean-Yves Soucy, vibrant d'émotion et jouant avec honnêteté le jeu de la fiction, c'est-à-dire croyant aux artifices de l'auteure, voilà que le narrateur change : on vous rappelle votre état de lecteur ! Vous étiez tout simplement en train de lire avec l'éditeur Hervé Arlien un manuscrit anonyme qu'il a trouvé sur son bureau. Hervé se raconte. Tout va bien pour vous : il a un nom, une profession, une maîtresse et des problèmes. Mais... qui sont ces autres personnages dont parle Hervé ? cette Élisabeth ? cette Myrto ? ce R.V. ? ce Hugo ? Envahissent sa vie, des êtres irréels vivant leurs aventures propres. Irréels ? N'est-ce pas plutôt Hervé Arlien qui perd peu à peu le contrôle du réel, divisé qu'il est entre d'innombrables figures qu'il fait siennes ? Il avoue : «...j'ai l'habitude de tramer plusieurs vies à la fois.»

LES FÉES ONT SOIF
Denise Boucher
Typo
122 pages

« Du manifeste, *Les fées ont soif* a encore et surtout l'aspect iconoclaste, soutient Lise Gauvin dans son introduction. Au sens propre et fort du terme. (...) Les archétypes de la Vierge, de la mère et de la putain, plus qu'un système de représentation théâtrale efficace, sont les fondements mêmes sur lesquels on s'est appuyé pour évacuer la femme de sa propre histoire et de son corps. L'originalité de la pièce a été de lier les trois images, d'en faire une trinité opérante et parlante, capable de dénoncer ses peurs, ses manques et, par-dessus tout, son état de latence. (...) À la violence des actes et des modèles, *Les fées*

opposent la machine désirable du *je* se constituant comme sujet. Et ce, au risque de l'anarchie libertaire. »

PROCHAINEMENT SUR CET ÉCRAN
Pierre Turgeon
VLB éditeur
coll. « Courant »

« Le narrateur, Jean Jolin, n'est pas romancier, mais scénariste, explique Réjean Beaudoin dans sa présentation. Il ne raconte pas quelque chose qui lui serait arrivé, comme la recherche d'un scénario perdu avec la disparition du réalisateur, Bernard, mais il vit, en écrivant pour ainsi dire à la barbe du lecteur, le parcours double, réversible, en un mot l'itinéraire fictif des images qu'il invente. (...) Au bout de ces 200 pages serrées comme une seule phrase malgré le rythme époustoufflant des ruptures, des reprises, on ne saura pas au juste ce qu'a voulu faire ou dire Jean Jolin, mais on lui saura gré d'avoir « pendant une séance de cinéma, dans la cabine de projection du Comodore, (battu) de vitesse avec un stylo le déroulement des bobines ».

LES COMMETTANTS DE CARIDAD
Yves Thériault
Quinze
coll. « 10/10 »
264 pages

« Le roman de l'auteur d'*Agaguk* est paru pour la première fois en 1961. Caridad, explique-t-on, est un village espagnol, dans une Andalousie où la terre est chaude, les arbres généreux et les sens toujours en éveil et où la vie est à la fois plus facile et plus dure qu'ailleurs. Les villa-



geois ont tous, bien sûr, quelques fautes à se reprocher, mais c'est Héron qui les portera sur ses épaules, car Héron, lui, doit expier une faute plus grande que les autres, la seule vraiment grave...

LE CAPITAIN FRACASSE
Gautier
GF-Flammarion
506 pages

« Pas une phrase de ce somptueux feuilleton ne suggère l'idée d'un effort ou d'une contrainte, constate Paul Guimard. La jeunesse y éclate à chaque ligne. On reste ébloui par cette liberté d'allure, cette virtuosité, ce panache. Lisez d'un trait le premier chapitre, huit ou neuf cents lignes d'une description au microscope qui fait irrésistiblement penser à Robbe-Grillet écrivant pour John Ford. Ces deux références montrent assez que ce roman qui fêtera demain son centenaire est resté très jeune pour son âge. »

L'ŒUVRE POT-BOUILLE SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON
Zola

Garnier-Flammarion no. 207, 264 et 278

« Il y a du Michel-Ange dans Monsieur Zola, disait Jules Lemaitre. Les figures font penser à la fresque du *Jugement dernier*. » « Ma prédiction, après le *Germinal*, va vers *Pot-Bouille* », affirmait pour sa part André Gide. « Étudier l'ambition dans un homme, soutenait Zola lui-même. L'amour du pouvoir pour le pouvoir lui-même, pour la domination. Maintenant, par son cadre, le roman étudiera les coulisses politiques. Je montrerai de quelle façon se brassent les affaires dites sérieuses. C'est l'histoire des gouvernements. »

Trois récits, un genre plutôt méconnu

LES JEUNES FILLES
Vladimir Vissotsky
Traduit du russe
par Bruno Vincendeau
Aix-en-Provence, Alinéa
coll. Novella, 1989, 86 pages

LE VIN DE LONGUE VIE
N.D. Cocea
Traduit du roumain
par Jean De Palacio
Aix-en-Provence, Alinéa, coll.
Novella, 1989, 160 pages

LES SPLENDEURS DE L'ALEXANDRA
William Trevor
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Angélique Levi
Aix-en-Provence, Alinéa, coll.
Novela, 1989, 110 pages

ANDRÉ GIRARD

Une gradation de durée (longueur) place la novella entre la nouvelle et le roman.

Si l'on dit que celui-ci répond à la question « qu'est-ce qui va se passer », et que la nouvelle, pour sa part, répond à l'interrogation « qu'est-ce qui s'est passé », la novella propose, par-delà ces deux opposés, la vastitude de l'un et l'incandescence de l'autre. La nouvelle collection lancée par les éditions Alinéa révèle de beaux textes singulièrement attachants.

Acteur, chanteur, compositeur, Vladimir Vissotsky est avant tout

poète. Il est mort à quarante-deux ans, il y a moins de dix ans. *Les Jeunes filles* est un court récit, de ceux qu'il écrivait en contreballant à ses quatrains agressifs.

« Il lui faut une autre vie. Il pensera avoir trouvé la solution à ses problèmes en quittant, pour un temps, le pays de sa souffrance pour se dissoudre dans l'anonymat touristique. Il lui faut la paix de l'hôtel, le dépaysement, l'éloignement de tout ce qui pèse et étouffe. »

Les Jeunes filles est l'écho moderne, rebelle, du peuple soviétique, celui des bas-fonds de Moscou. Dans une société où il faut rivaliser pour survivre, ce récit relate la vie quotidienne de Tamara, adolescente, et de son père Maxime Grigorievitch, ancien policier souffrant d'alcoolisme et d'ulcère. Une chronique qui exprime le désordre unissant policiers et petits truands, gens de théâtre et prostitués, « face à cette parodie de vie, de travail, de repos et de jugement ». D'une simplicité bouleversante, qui rime avec la vérité de l'humaine chaleur, le récit de Vissotsky est porté par une écriture de la spontanéité et par des élans romantiques dont on ne sourira point.

Le Vin de longue vie publié en 1931. Le récit de N.D. Cocea expose la rencontre, dans un village au fin fond de la Moldavie, d'un jeune magistrat et du boyard Manole. Celui-ci vit retiré, préservant sa vigne et son secret.

Sous l'ombre emblématique de Baudelaire, se tisse entre les deux hommes une relation au caractère fortement initiatique.

« C'était une rumeur, un unisson léger et vaste comme un orchestre qui prélude. On aurait dit que la terre inspirait et expirait en cadence comme le souffle d'un orgue géant, et que sa respiration profonde emplissait la nuit d'un grondement comme les voûtes d'un temple. »

Récit aux harmoniques dionysiaques, exalté par l'âme du vin, de la terre, auquel se superpose la passion fulgurante vécue soixante-dix ans auparavant par le boyard et une jeune tzigane, le récit de N.D. Cocea séduit par son enthousiasme et sa vivacité.

Les Splendeurs de l'Alexandra est l'oeuvre de l'irlandais William Trevor. Harry, le narrateur quinquagénaire, se remémore sa première rencontre avec Frau Messinger. Cette femme l'avait

ébloui alors qu'il n'était qu'adolescent. À la mort prématurée de celle-ci, Harry a hérité de « L'Alexandra », un cinéma que le mari de Frau avait fait construire pour elle.

Dans le petit village de Cloverhill, provincial et étriqué, les jours s'écoulaient pour Harry, porté par sa rêverie : il se voit *Le fantôme d'un interlude* et vit aux souvenirs entremêlés de robes rouges, de sourires énigmatiques et de conversations où subsistent la voix rauque de Frau Messinger et d'anciennes images de cinéma. Un conte qui peut se lire comme une apologie du cinéma des années 40, mais surtout, comme le récit d'une indéfectible passion.

Trois récits, un genre plutôt méconnu. La nouvelle collection des éditions Alinéa réussit à plaire dès ses premiers titres. À paraître : des textes de Ernst Weiss et de Vassili Grossman.

Curieuse histoire

JE FERAÏ COMME SI JE N'ÉTAIS PAS LA
Christopher Frank
Paris, Seuil 1989, 219 pages

CHANTAL BEAUREGARD

D'emblée, le narrateur occupé à rédiger ses mémoires, explique la raison qui l'a poussé à prendre la plume :

« Autant que vous le sachiez tout de suite : j'écris ce livre pour l'argent. » Il habite en banlieue de Paris avec l'enfant de Colby et un chien, un « basset artésien corpuent, digne et imbu de sa personne » qui, par surcroît, a « des manières de parlementaire britannique » !

À travers le récit que ce metteur en scène en fin de carrière brosse de sa vie, l'on suit également avec préque encore plus d'intérêt, la curieuse histoire de Colby, une jeune scénariste pi-

giste qui n'a cessé de hanter le narrateur. Colby est un personnage hors du commun, avec « énormément de caractéristiques enfantines : son élocution, un peu trop ronde et précise, la manière dont elle semble toujours encombrée d'elle-même, de ses bras et jambes, et puis ces petits réflexes spontanés ».

Rebelle et indépendante à l'extrême, elle peut entrer et sortir de la vie des gens en peu de temps. Elle ne s'incruste pas, Colby, elle fuit. Les faux semblants, les sentiments tristes ou réconfortants, les souvenirs de son enfance étrange et difficile entre sa mère et son amant.

Christopher Frank, qui a obtenu le prix Renaudot en 1972, pour *La Nuit américaine* (au cinéma *L'important c'est d'aimer* de Zulawski), a le don d'écrire de ces romans dont le style nerveux et rapide rappelle celui des scénarios de cinéma (*L'Année des méduses*). Rien d'étonnant : en 1982, il devient cinéaste tout en poursuivant son activité d'écrivain.

AQÉI L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE POUR L'ÉTUDE DE L'IMPRIMÉ
en collaboration avec la Bibliothèque Nationale du Québec

4^e JOURNÉE D'ÉCHANGES SCIENTIFIQUES

PROGRAMME

L'AQÉI, en collaboration avec la Bibliothèque nationale du Québec, invite toutes les personnes intéressées à une quatrième journée d'échanges scientifiques qui aura lieu à la Salle Gérard-Martin de l'édifice Marie-Claire-Daveluy, au 125 ouest rue Sherbrooke, Montréal (métro Place-des-Arts), le vendredi 6 avril 1990. L'entrée est libre.

■ **10H15:** Accueil

■ **10H30:** Gilles Gallichan (B.N.Q.), « L'incendie de la Bibliothèque du parlement 1849: bilan d'une perte »

■ **11H00:** Marie-Claude Brasseur (U.Q.T.R.) et François Landry (U. de Sh.), « Les livres de prix au XIX^e siècle »

■ **12H30:** dîner

■ **14H00:** Bernard Dansereau (UQAM), « L'impression des billets et des documents officiels à Montréal au XIX^e siècle »
Gilbert Tremblay, « L'arrivée de l'informatique dans l'imprimerie »

■ **15H30:** Pause

■ **15H45:** Assemblée générale annuelle de l'AQÉI
• Nomination de Yvan Lamonde à titre de membre honoraire de l'AQÉI
• Vin d'honneur

VENDREDI LE 6 AVRIL 1990
 Bibliothèque Nationale du Québec
Salle Gérard-Martin Édifice Marie-Claire-Daveluy
125 ouest, rue Sherbrooke, Montréal (Métro: Place des Arts)

guérin

Guérin, l'éditeur des écoles, rend hommage aux enseignants(es), aux auteurs(es) et à tous ceux et celles qui collaborent au développement intellectuel de nos élèves. Votre travail rigoureux, honnête et constant assure à notre jeunesse une formation pédagogique adéquate.

Guérin vous invite à vous joindre à cet effort collectif qui nous assure une production nationale de qualité.

Avec vous Guérin marque le passé, exprime le présent et dresse l'esquisse d'un avenir prometteur.

g bienvenue
491, rue Duroie
Montréal (Québec)
H2G 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Fax: (514) 842-4923

Au Salon du Livre de l'Outaouais
KIOSQUES
Nos 13-14-28

L le plaisir des
Livres

Quand Guitry rencontre Simenon, Truffaut, Corneau et les autres

HOMMAGE DE L'AUTEUR ABSENT DE PARIS
Norman Corti
Ramsey, 1989, 297 pages
PORTEURS DE PEAU
Tony Hillerman
Rivages / Thriller, 1989

PIERRE DESCHAMPS

Les hommes épris d'amour et d'amitié sont devenus des curiosités, au même titre que le subjonctif passé.

Pourtant il est un certain auteur dénommé Norman Corti qui pratique allègrement l'un et les autres. Avec brio, bravoure et adresse dans un ouvrage au titre peu engageant de *Hommage de l'auteur absent de Paris*. Là, avec une habileté à rendre vert de jalousie moult académiciens, car c'est d'un simple roman policier dont il est ici question, Corti a concocté une de ces oeuvres où Sacha Guitry (la voix, le phrasé)

aurait été mis en crimes par un Georges Simenon doublé d'une sensibilité pour les êtres et les choses à la François Truffaut. Avec pour musique d'accompagnement, le *Concerto pour violoncelle et orchestre en UT majeur* de Joseph Haydn.

Duras aime Laurance ; Laurance aime Duras, mais le temps lamine la spontanéité, les jeux amoureux, les élans qui font manquer de souffle. Reste des fragments épars de tendresse qui parfois ont l'éclat des intimités d'antan. Duras a palpité avec mai-68, la tête pleine d'un humanisme bon teint et d'une saine naïveté.

Aujourd'hui Duras enquête et une amitié d'alors resurgit. Inopinément. Sous la forme d'un carnet personnel d'abord où sont rangés des pensées qui séduisent le policier et sonnent le rappel cruel d'une carrière littéraire avortée. Ce qui nous vaut d'habiles références à Audubert, Dante, Flaubert, La Rochefoucauld, Lovecraft, Montaigne, Plin, Proust, Wittgenstein. Puis sous les traits du propriétaire de ce carnet, un romancier en vo-

légue devenu le suspect no 1 dans l'enquête que mène Duras pour mettre la main sur qui a tué Gaston Bluffard, éditeur-maquignon.

Or ce suspect, Marino Barbi (alias Angelo Pardi, auteur) est l'inséparable ami des années de brasse. Et s'ouvre la scène immense de retenue et de dureté où le flic ferraille avec le romancier. Au nom de la loi d'un côté, de l'amitié de l'autre, les deux protagonistes jouent au chat et à la souris lors d'un interrogatoire digne de *Garde à vue* d'Alain Corneau. Du ciselé main. Du cristal. De la haute voltige. Tout l'art du conteur se déploie avec maestria dans cette scène aux dimensions d'une pièce d'anthologie. Et quand le ci-devant, Duras revoit le passé enfoui (la blessure des ambitions étouffées), un instant on croirait entendre la plainte du vice-consul et le cri de la lépreuse qui déchirent les nuits indiennes de Duras, Marguerite de prénom et auteure du *Vice-Consul*.

En retrait, mais de peu, l'enquête que mène Duras dans les méandres du petit monde (qui se veut tout grand) de l'édition pa-

risienne ouvre sur un véritable catalogue de haines, d'imités, de gâchis, de filouteries, de bassesses, d'ingratitude, de mépris. y circulent des personnages aux traits quelquefois felliniens, le fiel en sus, la tendresse en moins.

Seule la levée de l'énigme (heureusement brève et en hors-texte) est de faiblesse dans ce récit aux ravagantes et détonnantes qualités.

Les amateurs de Tony Hillerman retrouveront avec bonheur les Jim Chee et Joe Leaphorn dans *Porteurs de peau*. Une chatte prévient le premier d'un danger de mort. Il mène enquête sur trois décès. On le soupçonne de « savoir ». Rodent les « porteurs de peau », ces sorciers qui introduisent sous l'épiderme de leurs présumées victimes une pierre ou une pièce d'os, indice du mauvais sort appelant la mort sur leur tête. la maladie (Alzheimer ?) de la femme du second tisse en parallèle la trame d'un dossier médical lent à établir un diagnostic. Un récit navajo brillant comme l'orient des plus belles perles de Sumatra.

La corrida de la finance

CARTEL
Paul-Loup Sultzer
Édition #1 / Stock
Paris, 1990
480 pages

FRANÇOISE LAFLEUR

Rien n'arrête la « Marabunta », cette marée subite de fourmis qui se déplacent par milliards et massacrent tout sur leur passage.

Fourmis voyageuses, fourmis de dépôts bancaires, fourmis combattantes sont toutes, à des degrés divers, dévorées par le démon de la finance. Les plus audacieuses sont possédées par une soif illimitée de pouvoir et guidées par les dieux-dollars.

Les « Fourmis » dont il s'agit dans le dernier-né des romans de Sultzer, *Cartel*, contribuent à collecter, blanchir et faire fructifier l'argent tiré du trafic international de la drogue. Meurtres, perversité, sadisme, manipulations et folie de psychopathes sont au rendez-vous.



PHOTO JACQUES GRENIER
Paul-Loup Sultzer

Par le biais des traces de Zénaïde Gagnon, la Canadienne francophone originaire de Mississauga en Ontario, on survole les continents dans des péripéties aussi rocambolesques que celles de James Bond et de ses maîtresses ! Zénaïde travaille comme banquière à Milwaukee dans le Wisconsin. Après avoir repéré un

petit épicière qui faisait en série des dépôts bancaires douteux, la Canadienne décide de partir à la recherche de ceux qui ont lancé une offre publique d'achat (OPA) contre les forêts de son enfance et la scierie de Mississauga qui vient de passer aux mains des « maudits anglais ».

Dans son périple, elle rejoindra le « Fou de Bassan », Gantry ou Jonathan pour les intimes, un genre de palmipède humain installé sur une jonque dans les îles du Pacifique. Il s'occupe de biologie marine et se passionne pour la finance, principalement les « junk bonds » qu'il aurait inventé, parait-il, et avec lesquelles il aurait fait fortune. Il se passionnera également pour la belle Zénaïde dont l'intelligence en affaires rejoint presque la sienne. Pour combattre les Fourmis, voire les hommes du Cartel, le Fou de Bassan et la Canadienne ont leur passion amoureuse et surtout beaucoup d'amis (autant que d'ennemis) dans le milieu huppé des affaires à tous les coins du globe, avocats et banquiers compris.

Tout comme dans les films à la James Bond, Gantry sauvera cette femelle aux prises avec les méchants hommes du Cartel ! On n'est pas loin du conte de fée. Ni du héros la plupart du temps sauveur des traditionnelles bandes dessinées. Sauf qu'on y apprend les rudiments des dessous de la grande finance, celle qui se joue dans l'ombre défiant lois et gouvernements, les remplaçant au besoin par du chantage, des

pressions de toutes parts et des règlements de comptes sans retour, le tout payé à coups de millions et de milliards.

Pour reprendre une polémique bien connue, Paul-Loup Sultzer est-il vraiment l'auteur de son livre ? Dans une bonne partie de l'ouvrage, plus précisément entre les pages 275 et 358, on sent qu'une traduction a été faite ; on y relève au moins une vingtaine de fautes dont bon nombre d'anglicismes. Et l'écriture ne semble pas procéder du même style que celui de son livre précédent, *Sur les routes de Pékin*, où le suspense avait beaucoup plus de force et où les phrases coulaient mieux pour ce qui est d'un minimum de qualité littéraire.

Quoi qu'il en soit, Paul-Loup Sultzer, grand spécialiste international de questions financières, savant d'être écrivain, est un auteur de sagas payantes, voire « best-sellers » genre briques à la mode, qu'il pond (ou fait pondre par un collectif d'auteurs) au rythme d'une par année. Tout comme les romans Harlequin faits sur commande s'inspirent éternellement de la même « corrida » de l'amour, les sagas à la sauce Sultzer s'abreuvent toujours de la même « corrida » de la finance.

Rapport qualité/prix

LA VACHE ENRAGÉE
Léo Malet
Julliard, Paris 1989

SERGE TRUFFAUT

« Je suis né le 7 mars 1909 à Montpellier, Hérault et non 34 comme disent certains !

Montpellier, vieille ville universitaire, le berceau d'éminentes personnalités, telles que Auguste Comte, le positiviste et Alexandre Cabanel, le peintre, personnalités au nombre desquelles il n'est pas exclu que je figure un jour dans les pages du *Petit Larousse illustré* ».

Un jour, mais surtout ne soyons pas pressés, le papa de Nestor Burma, soyons-en assurés, sera le compagnon encyclopédique du père de la sociologie, le sieur Auguste Comte dont il est question plus haut. Cet extrait, qui précise le temps et le lieu des débuts d'une vie d'écrivain, celle de Léo Malet, est l'introduction du récit intitulé *La vache enragée* que nous propose les éditions Julliard.

L'initiative de cette maison mériterait un chapelet de louanges, si ce n'est que cette *Vache enragée* fut... publiée, voilà plus d'un an, par les Éditions Hoëbeke. Qu'est-ce qui distingue ces deux éditions, qu'est-ce qui sin-

gularise celle de Julliard de celle de Hoëbeke ? Le rapport qualité/prix, amis payeurs !

En deux mots voici de quoi il s'agit. Il y a donc plus d'un an, les Éditions Hoëbeke avait mis sur le marché ce texte autobiographique de Léo Malet accompagné de magnifiques et pertinentes illustrations et photos. Bref, le travail iconographique fut admirablement mené. L'album, également intitulé *La vache enragée*, était offert alors à un prix avoisinant les 45 \$.

Le livre aujourd'hui proposé par Julliard c'est tout simplement le texte intégral moins ces superbes photos qui mettaient les mots de Malet entre parenthèses. Si on considère que le Julliard va se vendre à l'intérieur d'une fourchette variant entre plus de 20 \$ et 30 \$, il ne fait aucun doute que l'ami payeur, même s'il n'est pas un familier des aventures de Nestor Burma, aurait intérêt à se procurer *La vache enragée* de Hoëbeke.

Simultanément à la diffusion récente du Julliard, l'éditeur Christian Bourgeois poursuit, en format de poche et dans la savoureuse collection *Grands détectives*, la réimpression des aventures complètes de Nestor Burma. Le dernier s'intitule *Le 5e procédé*. Il s'agit d'un des plus amusants épisodes dans la vie de Nestor Burma, celui qui met toujours « le mystère K.O ». Ce 5e procédé, c'est de la meilleure littérature de métré qui soit.

SAGAMIE/QUEBEC

La photographie actuelle
CHANGE

MICHEL CAMPEAU • PENNY COUSINEAU • MARIE CARANI • PIERRE DESSUREAUT • EVERGON • MICHEL GABOURY • GAËTAN GOSSELIN • LUCIE LEFEBVRE • HENRI ROBIDEAU • RENO SALVAIL • CHERYL SOURKES • GABOR SZILASI • ANN THOMAS • KATIE TWEEDIE.

Quinze photographes et spécialistes de la photographie actuelle présentent leurs recherches et leurs approches de l'image.

Faites bonne impression: un cadeau idéal en ce 150e anniversaire de la photographie.

Diffusion Raffin (514) 325-5553

PUBLIE DES PHOTOGRAPHES

Vie de la nature morte

LA NATURE MORTE
Pierre Skira
Paris, Skira, 1989, 185 pages

MARIE LAURIER

Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches...

pourrait dire, à l'instar du poète, l'auteur de cet album d'art intitulé *La Nature morte*. Et pourtant, Pierre Skira nous prévient dans son introduction : « La nature morte n'existe pas. Ce terme dépréciatif, vindicatif, imposé par les doctes du XVIIe siècle en France pour caractériser et hiérarchiser les genres en peinture, révèle une nature autre que morte et une mort fort peu nature ».

Foin des catégories pour Skira qui préfère faire ressortir la beauté, « la vie » de tableaux de fleurs, de fruits, de vases, bref d'objets utilitaires au cours des siècles. Cet album traite de la nature morte, puisqu'il faut l'appeler par son nom, datant d'avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours. C'est évidemment la galerie des plus grands maîtres — les plus connus et d'autres aussi que

nous apprenons à connaître — qui défile devant nos yeux, partageant avec l'auteur ce plaisir d'admirer en quelque sorte des oeuvres qu'il compare à des « statues ».

VIRGINIA WOOLF

Magazine littéraire

En vente chez votre libraire
DIFFUSION PROLOGUE

Yves Navarre
LA TERRASSE
DES AUDIENCES
AU MOMENT DE
L'ADIEU
28,50\$

« Un livre de ferveur qu'on quitte à regret (...) Et qui hante le lecteur bien longtemps après la dernière page. (...) La littérature se fait ici le creuset des plus vives émotions. »
Michel Laurin, *Le Devoir*

LEMÉAC
éditeur

KAZUO ISHIGURO
Les vestiges du jour

15,00\$

KAZUO ISHIGURO
Les vestiges du jour

Dès la première page, on part en vacances en oubliant le reste, pour ne revenir à la réalité qu'à regret avec le mot « fin ».

(Alice Parizeau / *Le Devoir* 17.03.90)

UN ROMAN
ABSOLUMENT CHARMANT!
En vente partout.

Les Éditions du Préambule

L'attente
Claude Bertrand

Un livre dans lequel on retrouve *L'existence intime*, mais d'une manière plus dépouillée, plus épurée. C'en est la suite, mais en même temps tout autre chose: plusieurs rencontres imprévues, des liaisons de toutes sortes...

172 pages / ISBN: 2-89133-105-2 / Prix: 20,00 \$

Collection le Sens
Le Préambule

169, rue Labonté, Longueuil (Montréal), Québec, J4H 2P6 (514) 651-3646 Fax: 651-0378

Monique Juteau
En moins de deux
Roman

174 p. - 17,95\$

• l'Hexagone

MONIQUE JUTEAU / EN MOINS DE DEUX

- Eva et Lili se racontent au cours d'un long périple à travers une galerie de personnages complètement fous.
- Monique Juteau nous entraîne dans un feu roulant de fantaisies d'une puissante invention verbale.
- En moins de deux nous convie à une grande foire de l'imaginaire que ne dédaignerait pas un Réjean Ducharme.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ROMAN



La passion à la une

LA PASSION DU JEU
Livre-théâtre écrit par cinquante-quatre comédiens et comédiennes du Québec sous la direction d'Anne-Marie Alonzo
Éditions Trois, Montréal, 1989



Yves DUBÉ
▲ Les carnets

La passion du Jeu, c'est bien la passion pour la Vie, et plus particulièrement pour la vie d'acteur et d'actrice.

C'est bien aussi la passion jouée, transposée, métamorphosée pour la survie du Rêve. C'est donc, au-delà des tourments, de l'angoisse, et des mille morts de la vie quotidienne, cette luminosité étrange qui peut, si on la poursuit jusqu'à l'obsession, devenir éclatement, éblouissement... pour que « la raison raisonnée » se soumette enfin et que permission soit donnée à l'être humain d'acquiescer de nouvelles dimensions. La passion du Jeu, c'est la chose la plus sérieuse du monde parce qu'elle accapare à elle seule des possibilités insoupçonnées de ceux-là et de celles-là qui s'y livrent avec une générosité si totale qu'ils risquent de devenir autres et de se

sentir à jamais perdus dans des peaux dont ils ne connaissent ni la couleur ni la texture, dans des corps dont le miroir ne leur reflète les contours réels qu'à travers des personnages interposés.

La passion du Jeu, c'est celle d'Anne-Marie Alonzo qui a décidé de mettre en scène un rêve né d'une expérience qu'elle s'est interdite de laisser tomber dans l'oubli. En 1981, le Théâtre Expérimental des femmes monte un spectacle tiré de *Veille*, une de ses oeuvres. La comédienne Céline Beaudoin s'engage à corps perdu dans cette pièce. Céline Beaudoin mourra, sept ans plus tard, à 35 ans. L'oeuvre devint comme pendue dans le vide et son auteure décida de la poursuivre d'une façon originale et qui permettra qu'on s'en souvienne. Elle entreprendra de monter un livre-spectacle en hommage à la comédienne disparue.

Pour ce faire, elle envoya un questionnaire à 230 comédiens et comédiennes sur leur conception du métier. Elle reçut 95 réponses, dont 15 représentaient un refus. Des 80 qui acceptèrent, seulement 54 firent parvenir texte et photo à l'auteur. Il en résultera une imagerie poétique que les fervents du théâtre se plairont à consulter et à conserver religieusement.

Les textes recueillis sont de valeur inégale. Mais, quand même, que de réflexions tantôt graves, tantôt amusantes, reflétant toujours une idée de conquête surhumaine et absurde tout à la fois : « à force d'être mille et tous, craindre parfois de

n'être personne... », dira Catherine Bégin. Les acteurs et les actrices n'ont pas souvent la chance de se transformer en écrivains (et écrivaines — faut-il ajouter...) et pourtant on les retrouve ici penchés sur un devoir difficile à remplir... mais qui exige d'eux et d'elles, encore une fois, l'exemplarité de l'excellence. Cela était de règle pour être fidèles au titre choisi par Anne-Marie Alonzo, car on ne peut prétendre à la passion que si l'on a tout sacrifié à son objet... dans l'amour comme dans la vie... comme au théâtre!

Cette totalité si envahissante que plus rien d'autre n'est possible, on en trouvera de multiples confirmations dans les témoignages reçus. En voici quelques exemples :

« Le théâtre est feu et flamme. Il est un feu qui dévore. Une passion qui brûle et qui calme. Le jeu est combat. La passion, énergie vitale. Après chaque représentation, je meurs. » — Markita Boies

« Autrement dit, le théâtre est trop essentiel, magique et précieux pour qu'on y soit à demi-présent, tiède et sans passion. Et surtout sans risque. » — Angèle Coutu

« Je monte sur la scène comme on accouche un soir / Toute seule dans le noir pour la première fois. / Je monte sur la scène tout comme un travesti / Je me déguise en femme pour enfanter ma vie. / Comme si j'faisais l'amour. » — Louise Portal

« Je me sens un aventurier qui

déborde les cadres et les limites que ma courte vie m'impose. » — Hubert Loisel

« Je suis sur scène / J'ai déjà oublié mon bonheur ou ma peine. / Je me fuis et pourtant j'approfondis / Alors encore une fois à demain... » — René-Richard Cyr

Toujours cette persistance d'un état de grâce qui prend aux tripes, qui transporte aux nues et qui reste confronté à la brutalité des contingences du temps, de l'espace, de l'économie, du milieu social... Une image, la plus explicite, la plus éclatée de la condition humaine, quoi!

L'ensemble m'a plu. Certaines photos de comédiens et de comédiennes, tout en me rappelant de bons souvenirs, m'ont touché. Et puis, pourquoi ne pas l'avouer tout simplement : cet album (ce non-livre) m'a souvent procuré l'occasion d'entendre des ami(e)s, de les surprendre dans des poses touchantes, voulant me plaire et y réussissant encore une fois.

Anne-Marie Alonzo nous permet de sceller une histoire d'amour sur des images dont l'éloquence, bien différente aux sens de chacun d'entre nous, comble des attentes, fait naître des sursauts de passion.

N.D.L.R. Le bloc portant la signature d'Yves Dubé qui devait identifier la semaine dernière l'auteur de l'article intitulé *Un spasme allumé: Larry Tremblay a été oublié*. Nos excuses à l'auteur et aux lecteurs.

◆ Navarre

que Paris n'a jamais salué ce qui se passe de plus extraordinaire à Montréal. Ni *La La la Human Steps*, ni *La Charge de l'original épormyable* de Claude Gauvreau, qu'il trouve aussi important que Shakespeare ou Tchekov, ni les tableaux de Hopkins ou Valois.

« En même temps, dit Navarre, il y a une complexité, une fascination, une manipulation de Paris-la-Suffisante. Et quelques personnes ont assez de panache pour créer là-bas des scandales, les importer ici et les faire tourner, suivez mon regard... c'est

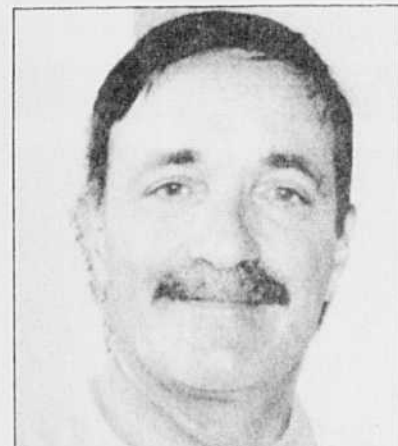


PHOTO JACQUES GRENIER
Yves Navarre

du marketing médiatique sans intérêt », ajoute-t-il, faisant allusion au passage de Denise Bombardier au « toc-show du Pivot ».

Non, pour Navarre, Paris c'était l'exil. « J'étais un otage, dans Paris, dit-il. Ici, au Québec, je suis venu chercher une tranquillité. Je suis venu rencontrer des individus, entendre des paroles simples de la tranquillité. Cela ne veut pas dire s'installer mais continuer à travailler, c'est-à-dire avoir à recharger mon réservoir des sens. »

Yves Navarre veut publier d'autres livres chez Leméac, rencontrer des lectrices et des lecteurs, s'entretenir avec son public de « la vocation irremplaçable de l'écriture ».

« Je crois à la qualité des échanges avec le public lecteur. Renouer le dialogue de la lecture. Que chaque lectrice, chaque lecteur fasse son propre voyage atlantique. On rêve toujours plus ou moins d'être quel'un d'autre ou d'être ailleurs. Tout le problème est de savoir si le bel ailleurs est vraiment aussi beau. De savoir aussi si on a la capacité de se transporter. Je parle du transport amoureux et non d'Air Canada! Je parle de ce qu'on porte en soi: l'espoir de

rencontre, de partage, de jubilation.

« Tout peut arriver, les médias, la télé, la bd, c'est le texte qui restera le lieu irremplaçable de rencontres amoureuses, et peut-être plus que jamais, ajoute Navarre. Dans mes rencontres avec les étudiants québécois, j'ai vu qu'il y a une ou deux générations qui découvrent dans la rareté du texte quelque chose d'irremplaçable qui est l'identité de l'individu. Ils sont sollicités de toute part par des formes d'agressions médiatiques et finalement ils retrouvent un lieu de parole qui est l'écriture. »

« La poésie est le lieu de parole suprême. En second lieu vient pour moi la dramaturgie, continue Navarre. Ensuite vient pour moi le roman. Libre à moi de mettre ma poésie en prose dans mes romans ou d'y mettre mon théâtre. Mes romans, c'est le théâtre de ma famille amoureuse et de ma famille tribale. Le tout restant éminemment gascon — comme on dit acadien — et surtout pas parisien. »

« Paris, c'est une forme de dictée, au contraire, conclut Yves Navarre. Paris dicte. Mais mon livre, ce n'est pas « Paris, France ou Familles, je vous hais ». Ce serait plutôt: « France, je t'aime.

Paris, tu ne le mérites pas. Famille, je t'aime! Je n'ai jamais fait autant de rêves habités par mes parents depuis que je suis ici. Comme si j'avais à leur poser des questions qui n'appellent pas de réponse. À Paris, on nous a fait croire que la psychanalyse pouvait apporter des réponses. À Paris, on veut tout comprendre. Alors, on célèbre les pitres, ceux qui font d'apparences scandales, tandis que le vrai scandale c'est de ne pas être ce que l'on est et c'est de ne pas pouvoir renaître perpétuellement ce que l'on est. »

Oui, écrire, c'est apprendre à devenir ce que l'on est, me dis-je en quittant l'aimable Yves Navarre. Son chat, qui a dormi à nos pieds durant plus d'une heure, nous accompagne à la porte. Après l'adieu, je me dis encore que ce « voyage à l'envers » d'un Goncourt français ressemble tout de même aux voyages en France d'un Crémazie, d'un Fréchette et, plus récemment, de notre romancière Anne Hébert, pour qui le Québec de 1950 était une terre d'exil et Paris un espoir de liberté. Aujourd'hui, nous enseignent le voyage de Yves Navarre, le « texte atlantique » peut se lire dans les deux sens. Montréal est devenu une capitale littéraire.

LE PLAISIR DES MOTS

Une amusante généalogie des mots

GODILLOT, SILHOUETTE & CIE
Jacques Cellard
Belfond, Paris, 1990, 193 pages

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Dans ce « dédale » de rues, la « nymphe panique ». Le sourire « sardonique » d'un « daltonien » la « galvanisa ». Vêtue d'un « cardigan fuchsia », ses cheveux retenus par un « catogan » orné d'un « strass », elle allait au « musée » consoler le conservateur qui venait d'être « limogé ».

De ces noms communs qui furent jadis des noms propres, Jacques Cellard s'est amusé à raconter l'histoire. L'auteur du *Dictionnaire du français non conventionnel* (écrit en collaboration avec Alain Rey) a recensé plus de 400 de ces mots qui se sont banalisés au fil des ans : ainsi certaines divinités de la mythologie, des toponymes, des créations théâtrales ou romanesques, des personnages de la Bible, de l'Histoire, des botanistes, des inventeurs, des cuisiniers ont perdu la majuscule initiale de leur nom.

Jacques Cellard nous régale de ses réflexions philologiques, un peu voyantes, truffées de sourires malicieux et de commentaires érudits. Il s'est employé à dessiner les arbres généalogiques de ces mots qu'il a regroupés en thèmes : les dieux et les déesses, les lieux célèbres, les deux Testaments, la légende et l'Histoire, la littérature et la philosophie, à boire et à manger, les fleurs, de pied en cap, machins et machines, les unités de mesure.

En voici quelques extraits :

nymphe, n.f.

« Familièrement et plaisamment, jeune fille aguichante, voire provocatrice, qui fait du détournement de majeurs son passe-temps préféré.

Divinités subalternes de la mythologie grecque, les nymphes personnifiaient la vitalité et la fraîcheur des forces de la nature. »

paniquer, v.tr. et intr.

1. Provoquer la panique.
2. Être pris de panique.
« D'une nymphe mal connue, le bel Hermès eut un fils, Pan, aussi laid que son frère Hermaphrodite était beau. Trappu, hirsute, c'était un horrible mélange d'homme des bois et de bouc, dont il avait les cornes courtes, les pieds fourchus, et la puanteur... Ses apparitions semaient une terreur panique. »

sardonique, adj.

« Ne se dit guère que d'un rictus, d'un rire, d'une grimace, à la fois ironique, méchante, et qui donne au visage un aspect cruel.

La Sardaigne était en latin « Sardonica », d'où nous est venu par ailleurs « le poisson de Sardaigne », la « sardine ». Le rictus, lui, est né des effets prêtés à une renouée « sardonica » (de Sardaigne) dont l'ingestion provoque en effet des « grimaces involontaires ».

daltonien, adj. et n.
« Le créateur de la théorie atomique, John Dalton, était lui-même affligé du trouble héréditaire de la vue qui empêche de distinguer certaines couleurs.

Précisons que John Dalton avait deux soeurs, mais aucun frère, et que les quatre affreux jojos qui ont rendu son nom tristement célèbre à notre époque sont d'odieux usurpateurs. Il fallait le dire. »

fuchsia, n.m.

« Le nom de cette plante et de la couleur violacée de ses fleurs est un hommage au savant bavarois Léonard Fuchs (1501-1566) qui fut un grand médecin et un précurseur de l'étude scientifique des propriétés pharmaceutiques des plantes. »

musée, n.m.

« Ce nom vient du latin « museum », « lieu consacré aux muses ».

Les Muses de la mythologie grecque vont et viennent entre l'Olympe et la terre, distraquant les dieux et les humains de leurs chants et de leurs danses. »

limoger, v.tr.

« Relever de ses fonctions un haut fonctionnaire qui déplaît au gouvernement.

Celui-ci conserve son traitement, mais il est mis « sur la touche » ou « au placard » (on dirait ici « sur une tablette »). Le général Joffre décida en 1914 de relever de leur commandement une vingtaine de généraux et de les envoyer loin du front à Limoges. Les limogeads n'ont cessé de protester contre l'injure ainsi faite à leur ville, jusqu'à demander officiellement, en 1975, que ce « limoger » infamant (disaient-ils) fût tout bonnement exclu du dictionnaire. »

À l'entrée « Rossini (tourne-dos) », je vous signale la recette détaillée d'un tourne-dos qui donne vraiment envie d'être invité chez M. Cellard!

Fidèle à lui-même, brillant et sympathique, Jacques Cellard nous communique tout le plaisir qu'il a pris à scruter l'illustre origine de ces mots désormais dépouillés de leur banalité.

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

Défi Mathématique

La collection de mathématiques au primaire publiée par Mondia Éditeurs

Savez-vous que l'on enseigne encore...

Que la multiplication est une addition répétée?

Cette notion empêche les enfants et les adultes de comprendre que :

$$1/2 \times 1/2 = 1/4$$

$$-2 \times -3 = +6$$

$$A \times A = A^2$$

La collection **Défi Mathématique** modifie cette pratique. Communiquez avec nous pour en savoir plus long.

mondia

1977, boul. Industriel Laval (Québec) H7S 1P6 ☎ (514)667-9221

PUM
LITTÉRATURE

Alain Grandbois



ŒUVRES COMPLÈTES D'ALAIN GRANDBOIS
Trois premiers volumes parus en mars 1990.

Poésie I
572 p. [2-7606-1509-X] 55 \$
Poésie II
640 p. [2-7606-1510-3] 62 \$
Rassemblés en deux volumes, 563 poèmes dont près de 500 inédits, établis à partir de milliers de pièces d'archives.

Visages du monde
788 p. [2-7606-1508-1] 68 \$
Texte intégral d'une série de 102 émissions radiophoniques données de 1952 à 1954 dans lesquelles Alain Grandbois évoque ses nombreux voyages.
À paraître
Avant le chaos, les voyages de Marco Polo. Né à Québec. Prose diverse.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTREAL

La Bibliothèque du Nouveau Monde : Une collection prestigieuse qui rassemble en édition critique les textes fondamentaux de la littérature québécoise et qui s'adresse aux amoureux des beaux livres.